

Galaxies

SCIENCE-FICTION

85

*Supplément
numérique*

Laure Turmel

Nicolas Skinner

David Bensaïd

Raymond Iss

Morwenna Le Bevillon

Supplément numérique

GALAXIES 85

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 85, le supplément se compose de trois nouvelles sélectionnées dans le cadre de l'Appel à Textes Stoker/Dracula (ci-dessous encadrées), et de deux des nouvelles distinguées par un accessit au Prix le Bussy 2023.

2	Miroir de mon corps, reflets de ton âme
----------	--

Laure Turmel

11	Effusion de vie
-----------	------------------------

Nicolas Skinner

30	Pour l'éternité
-----------	------------------------

David Bensaïd

52 **Le Décrocheur**

Raymond Iss

63 **Seconde chance**

Morwenna Le Bevillon

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés. **Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu**

Miroir de mon corps, reflets de ton âme

Laure Turmel

Des vampires « utiles », au service des hommes dont ils sont les esclaves. Une inversion des rôles due à l'intervention d'une femme, par amour ou par fascination. Les vampires, immortels, peuvent-ils évoluer ? Surprenant jeu de miroir !

Didier Turckx

Miroir de mon corps, reflets de ton âme,
Mes yeux te dévorent, brûlés par tes larmes,
Ultime coup du sort, ta beauté m'affame,
Ton souvenir encore, mon futur en flamme.

STANISLAS REGARDAIT SON REFLET dans le miroir, défiant ainsi les clichés habituellement rattachés à son espèce. Il était las de ce corps et de son quotidien réglé et froid. Son regard se détourna du miroir pour observer la porte. Dans quelques minutes, quelqu'un viendrait le chercher pour commencer une nouvelle journée de travail. Stanislas n'était pas un salarié comme les autres. Il était prêté par le ministère de la Santé, et mis à disposition de son employeur contre l'engagement de le maintenir en permanence cloîtré dans le bâtiment. La direction de son employeur actuel avait aménagé une crypte avec un cercueil à son intention dans les sous-sols. Elle lui fournissait également un costume dans le style du siècle des Lumières, avec cravate jabot, histoire de faire plus crédible auprès de la clientèle. Stanislas trouvait cela complètement ridicule, comme si toutes les légendes que l'on racontait au sujet de son espèce dessinaient une réalité. Si seulement les humains prenaient le temps d'écouter et de dialoguer, Stanislas et les siens auraient pu leur révéler bien des secrets et des informations utiles. Tous auraient pu cohabiter et s'enrichir mutuellement. Au lieu de cela, les humains avaient préféré établir une relation basée sur la domination. Stanislas attendait donc, patiemment, le jour inexorable où le rapport de force s'inverserait. Dans l'attente de ce jour, lui comme ses semblables se pliait, contraint aux attentes des humains.

Il entendit et reconnut les pas dans l'escalier bien longtemps avant que Suzanne n'apparaisse dans l'embrasure de la porte.

— Je peux entrer ? demanda-t-elle poliment en jetant un œil dans la pièce.

Stanislas appréciait tout particulièrement le respect dont Suzanne faisait preuve à son égard.

— Certainement, entre ma chère. Daignerais-tu m'annoncer le programme du jour ? demanda Stanislas.

— Ce matin, nous avons un planning chargé, et comme tes résultats de la semaine dernière étaient bons, le patron a décidé de t'épargner la visite des vétérinaires.

— Je lui en suis infiniment reconnaissant, répondit Stanislas dans un soupir lassé. Allons-y, alors.

La jeune femme s'approcha de Stanislas et attrapa une chaîne d'argent attachée à la poignée du cercueil. Stanislas percevait l'accélération des pulsations du cœur de la jeune femme. Il était difficile de différencier les battements supplémentaires dus à la peur de ceux provoqués par un désir évident. Suzanne passa la chaîne à son poignet. Cette laisse argentée était attachée à un collier, en argent également, passé autour du cou de Stanislas. Suzanne monta les escaliers tout en entraînant Stanislas derrière elle, l'amenant dans la salle où il recevrait ses clients de la journée. Le premier d'entre eux attendait, angoissé, dans la salle d'attente.

Stanislas prit place sur un tabouret tournant, en face du fauteuil réservé à la clientèle. Suzanne attacha le bout de la laisse à un crochet dans le mur avant de s'éclipser en lui souhaitant une bonne matinée avec un sourire timide et une rougeur aux joues adorable.

Le premier client entra dans la pièce, malaxant son chapeau de ses mains moites.

— Installez-vous, n'ayez pas peur, déclara Stanislas en désignant le fauteuil de ses longs doigts blancs effilés. Rassurez-vous, je ne vais pas vous mordre. Enfin, si, mais pour la bonne cause.

Stanislas émit alors un rire musical, content de son trait d'esprit. La servitude n'empêchait pas le savoir-vivre, et un peu d'humour, même noir, détendait toujours l'atmosphère.

L'homme au chapeau s'assit péniblement sur le fauteuil, sa corpulence faisant grincer les accoudoirs.

— Détendez-vous et inspirez profondément, annonça Stanislas d'un ton professoral.

Il observa attentivement le cou du client ainsi que ses poignets et ses chevilles, et choisit l'endroit idéal.

— Je vais procéder, veuillez ne pas bouger.

Le client tremblait, et une sueur âcre coulait de son front. Stanislas essaya de retenir son dégoût en pensant à Suzanne qu'il aurait tant aimé avoir à la place pour cliente.

Il approcha sa bouche du cou, ferma les yeux pour se concentrer et inséra ses incisives dans la peau du client. Un flot d'information lui parvint

alors immédiatement. L'homme au chapeau était divorcé et avait des enfants qu'il ne voyait pas beaucoup. Il abusait de l'alcool et des sucreries, ce qui était néfaste pour son foie et occasionnait un début de diabète. Sa vision se détériorait rapidement et il devrait prochainement se faire opérer du cœur. L'homme avait un caractère tempétueux, et n'hésitait pas à maltraiter ses subalternes. Stanislas trouvait toujours amusant que ces hommes, pervers à l'extérieur, perdent toute contenance lorsqu'ils s'asseyaient dans le fauteuil.

Stanislas reçut un choc électrique via le tabouret, signifiant qu'il devait cesser maintenant son prélèvement sanguin. Il se redressa donc dans un geste élégant, gardant ses yeux fermés encore un peu pour savourer le flot d'hémoglobine dans son corps. Il tendit au client une compresse à appliquer sur son cou.

—Tenez ça et attendez quelques secondes avant de vous redresser, conseilla Stanislas. Vous recevrez vos résultats demain ou, au plus tard, après-demain.

Le client se redressa et quitta la salle du laboratoire comme s'il fuyait le diable en personne. Stanislas constatait souvent cette peur irrationnelle des humains à son égard, car que pouvait-il leur faire, harnaché ainsi de chaînes d'argent ? De plus, il savait que le service de sécurité l'attendait derrière la porte en cas de problème, et qu'il ne pourrait fuir facilement. Les humains étaient prévoyants, voire machiavéliques. Il y avait quelque temps de cela, le ministère de la Santé avait considéré que le prix des analyses sanguines était trop élevé pour les finances publiques. Entre les infirmiers, les laborantins et le matériel d'analyse de plus en plus perfectionné, les analyses coûtaient de plus en plus cher. Et comme les résultats gagnaient régulièrement en fiabilité et en détail, les gens réclamaient toujours plus d'analyses. En développant le prélèvement par vampire, non seulement le ministère de la Santé réduisait ses coûts, les vampires, traités comme des esclaves, réalisaient à la fois le prélèvement et l'analyse, mais en plus les citoyens n'avaient plus vraiment envie de faire des analyses, et donc seuls ceux qui en avaient vraiment besoin subissaient des analyses vampiriques.

Stanislas prit un des formulaires vierges sur la pile de papier afin de compléter les informations de son client. Il rédigeait toujours le rapport dans la foulée pendant que les sensations étaient encore vives. Il indiquerait dans l'analyse sanguine les taux de glucose et d'enzymes hépatiques anormalement élevés. Il alerterait également sur l'impact du diabète sur la vision du client qui était plus avancé qu'attendu, et préviendrait pour le problème cardiaque. Mais Stanislas tairait dans le rapport ce qu'il avait vu de la vie et du caractère de l'homme. Les humains ne devaient pas savoir qu'il avait la capacité d'en savoir autant sur eux rien qu'en goûtant à quelques millilitres de sang. Ce mensonge par omission pourrait un jour servir dans la lutte des vampires contre les humains. Il lui était arrivé de

détecter un parasite qui, il le savait, ne serait pas vu par les machines d'analyse. Secrètement, il avait espéré que ce parasite finisse par provoquer la déchéance des humains et n'en avait pas fait part dans son rapport. Stanislas savait par contre qu'il ne pouvait pas mentir sur l'état de santé des clients. Le laboratoire réalisait sur certains d'entre eux des tests comparatifs, pour vérifier que les informations fournies par le vampire étaient exactes. Si le résultat était juste, le vampire gagnait le droit de continuer. Si le laboratoire s'apercevait que le vampire avait délibérément menti sur les résultats, en faussant les données ou en omettant de signaler un problème, le vampire était rendu au ministère de la Santé, et remis en ordre de marche. Autrement dit, il subissait des tortures dans le but de le rendre à nouveau servile. Tout avait été pensé dans ce système, excepté le grain de sable qui viendrait indubitablement un jour.

Bleu, indigo, noirâtre par endroit, Stanislas avait des difficultés à décrire la peau du client suivant qui venait de franchir le seuil du laboratoire. Il ne ressentait pas beaucoup d'émotions avec le collier d'argent, mais à la vision de cet homme, Stanislas sentit son sang se figer, et des fourmillements gagner ses extrémités comme si son corps, sous une décharge incroyable d'adrénaline, venait de lui dire de fuir. Il avait déjà aperçu ce genre de personnes colorées, il y avait de cela bien longtemps. Au début du vingtième siècle, il existait des cirques montrant des humains avec des caractéristiques particulières. Femmes à barbe, jumeaux siamois, déformations du squelette, Stanislas avait vu toutes sortes d'étrangetés lors de ces représentations. Un jour, il y avait vu une femme à la peau et aux yeux entièrement bleus. Il avait appris ensuite avec horreur d'où venait cette étrange carnation qu'on appelait argyrie. L'être humain est étrangement tolérant à des seuils élevés d'argent dans le corps, beaucoup plus que les virus ou les champignons par exemple, et encore plus que les vampires. L'absorption massive d'argent sous forme liquide permet à ce dernier de s'accumuler dans le corps humain, nuançant la peau et les yeux de teintes allant du bleu indigo au noir. Si peu de légendes concernant les vampires étaient vraies, par exemple ils se voyaient dans les miroirs et ne craignaient pas les crucifix, l'argent restait leur principal ennemi. Ainsi, la fine chaîne de ce métal passée autour du cou de Stanislas tel un collier pour chien lui infligeait des douleurs permanentes et agissait comme un couvercle sur sa volonté.

L'homme bleu s'assit sur le siège et attendit. Stanislas était pétrifié sur son tabouret. Il ne pouvait décemment pas procéder au prélèvement, l'argent contenu dans le corps de son patient lui causerait des douleurs insupportables. Pire, il risquait de s'accumuler dans son organisme et les douleurs deviendraient définitives, pouvant peut-être même occasionner sa mort. Stanislas était révolté à cette idée. Il appuya sur un bouton d'urgence situé sur le bureau. Habituellement, il activait le bouton lorsqu'un patient se mettait à paniquer ou perdait connaissance. Cette fois, il activa

le bouton pour lui, incapable d'effectuer autre chose que de tendre le bras vers cette bouée de secours.

Le responsable du laboratoire arriva quelques secondes plus tard.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu as appelé, Stanislas ?

Il regardait avec étonnement le patient bleu qui ne semblait pas paniqué, et ne comprenait donc pas pourquoi le vampire avait appuyé sur le bouton.

— Bonjour, monsieur. Il se passe que j'ai déjà vu ce genre de coloration de la peau. Elle est due à une absorption massive d'argent. Or vous savez très bien que l'argent ne me réussit pas.

Stanislas montra le collier qui lui enserrait le cou de son index, essayant d'en maîtriser le tremblement sans succès.

— Et alors ? C'est pas mon problème. Tu fais ton analyse sans discuter, point final.

— Mais enfin, monsieur, si l'argent se fixe dans mon corps, je risque des douleurs permanentes, et à terme la mort.

— Bon débarras alors. Arrête de discuter, et fais ton job.

Le responsable du laboratoire quitta la salle en maugréant après le personnel fainéant que le ministère lui envoyait, laissant Stanislas seul avec son client bleu. Ce dernier le regardait, interrogatif. Stanislas repoussa le moment de planter ses crocs dans le cou de l'homme et commença à l'interroger afin de gagner du temps.

— Comment en êtes-vous arrivé là ? Vous êtes un artiste de cirque ?

— Non, pas du tout, répondit l'homme en souriant à cette idée. Je n'ai malheureusement pas eu le choix. Le ministère de la Santé a réduit l'utilisation des antibiotiques, et pour soigner les nombreux virus que j'attrape, j'utilise des solutions d'argent colloïdal.

— Certes, répondit surpris Stanislas. Cependant vous devez en utiliser énormément pour avoir la peau ainsi colorée.

— Oui, j'ai un système immunitaire très faible. Mais, vous savez, on est de plus en plus nombreux dans ce cas, et il ne nous reste plus que les solutions d'argent pour nous soigner. D'ailleurs, vous avez dû croiser d'autres personnes comme moi dans la rue. On en voit aussi pas mal à la télé, surtout après les pubs pour les médicaments à base d'argent, comme Vifargent.

Stanislas n'allait jamais dans la rue, et ne disposait d'aucun moyen de regarder la télévision. L'homme poursuivit, rendu bavard par le silence interloqué de Stanislas.

— Il y a même des stars très connues qui sont bleues maintenant, c'est comme une mode. Pour ma part, je préfère être bleu et en bonne santé que blanc et malade. D'ailleurs, vous avez mauvaise mine, vous devriez essayer Vifargent, c'est très efficace.

Stanislas mesurait l'impact de ce que venait de dire l'homme bleu pour lui. Cette épidémie de remède argentique, probablement orchestrée par un laboratoire important, allait provoquer l'arrivée de nombreux clients

toxiques pour lui. Et il ne voyait pas de moyen de s'y soustraire pour l'instant. Résigné, Stanislas mordit le cou de l'homme bleu.

La première gorgée de sang fut pour Stanislas un cactus aux épines acérées perçant sa gorge. Le liquide brûlant dans son estomac sembla ensuite répandre un terrible feu dans tout son poitrail. Il sentit la douleur arriver au bout de ses doigts, et vit miroiter des reflets d'argent sous sa peau. Concentré sur ce que ressentait son corps, Stanislas en oublia d'analyser le sang de l'humain. Il sentit la décharge électrique via le tabouret mais maintint encore un peu sa prise afin de réaliser l'analyse demandée. En se relevant, sa vue se troubla et son cœur rata un battement, il crut défaillir. Son organisme devait faire face aux ravages des particules d'argent dans son corps, combinés à la douleur de l'électricité qui le parcourait, tout en se concentrant sur les paramètres d'analyse du client. Stanislas mit du temps avant de pouvoir reprendre la parole. L'homme attendait toujours sur le fauteuil, tenant un vieux bout de tissu plaqué contre son cou de sa main droite. Stanislas avait oublié dans le tourbillon des événements de lui fournir une compresse.

—Vous... vous... recevrez les résultats demain, articula péniblement Stanislas.

—Vous n'avez vraiment pas l'air bien. Je vous conseille vraiment de prendre du Vifargent, pour moi c'est le meilleur remède au monde.

L'homme se leva, salua Stanislas de la main et quitta la pièce.

Stanislas avait la tête qui tournait en regardant l'homme bleu partir. Heureusement pour lui, les clients suivants étaient dotés de peaux noires, blanches ou de nuances intermédiaires, mais pas d'autres peaux bleues en vue pour aujourd'hui.

Le soir dans sa crypte, Stanislas contemplant avec inquiétude ses mains. Son corps, rétif à l'argent, n'avait toujours pas assimilé la dose absorbée le matin. L'argent semblait vivant sous sa peau diaphane. Il voyait des flots de métal liquide voyager le long de ses veines, occasionnant des douleurs cuisantes dans tout son être. Il savait qu'il n'avait aucune chance d'apitoyer son employeur ni la population sur son sort. Secrètement, son seul espoir était que le ministère de la Santé agisse à terme pour protéger son cheptel de vampires esclaves. Stanislas essaya en vain de trouver le sommeil, tourmenté par ses douleurs, et la peur de trouver d'autres humains bleus dans ses prochains clients.

Malheureusement pour Stanislas, il n'eut pas à attendre longtemps le prochain client atteint d'argyrie. Comme l'avait prédit le premier homme bleu, les humains étaient de plus en plus nombreux à présenter cette abomination pour les vampires. Stanislas s'efforçait de faire son travail comme il pouvait, mais les douleurs s'intensifiaient à chaque fois qu'il avalait un peu plus de sang contaminé. Il dépérissait à vue d'œil. Il perdait ses cheveux par poignées et ses dents, son outil de travail, commençaient à se déchausser. Pourtant, rien ne déclencha la moindre pitié chez le

responsable du laboratoire. Suzanne essayait de lui remonter le moral, mais Stanislas était tellement mal qu'il n'y prêtait pas vraiment attention.

Un matin, Stanislas eut l'impression que ce serait sa dernière journée sur Terre. Le temps était peut-être venu le temps pour lui, l'être prétendument invincible et éternel, de mourir en servant les abominables humains. Stanislas accueillait presque avec le sourire cette perspective tellement ses souffrances devenaient insupportables. Il sentit quelqu'un secouer son épaule alors qu'il était allongé au sol. Suzanne venait le lever pour sa journée de travail, et il ne l'avait même pas entendu arriver.

— Laisse-moi, Suzanne, chuchota-t-il sans bouger du sol. Aujourd'hui, mon corps est arrivé au bout de sa résistance, je crois que je vais mourir ici, dans ce sous-sol misérable.

Suzanne se tordait les mains et mordillait ses lèvres, elle hésitait sur la conduite à tenir. S'agenouillant près de son vampire préféré, elle lui tendit une petite fiole grise.

— C'est du Vifargent, lui dit-elle d'un ton décidé. J'ai réfléchi longuement et je ne vois que deux possibilités : soit cela te tue, soit cela te guérit.

Stanislas avait du mal à suivre son raisonnement. D'après ses connaissances, toute forme d'argent était nocive pour son espèce. Tenter d'en absorber encore plus, traiter le mal par le mal, revenait à jouer ce qui lui restait de vie à quitte ou double.

Stanislas se redressa péniblement sur son séant et attrapa la fiole, décidant de faire confiance à Suzanne. Le contact rapproché du liquide avec ses doigts à travers le verre de la fiole occasionna des fourmillements qui n'augureraient rien de bon. Au contact du liquide, ses lèvres et sa bouche devinrent de la roche en fusion, le liquide se comportant comme une coulée de magma descendant dans tout son corps. Stanislas perdit connaissance, submergé par ce qui ressemblait à un début de combustion interne.

Suzanne regardait le vampire allongé au sol, il n'avait plus bougé depuis une dizaine de minutes. Si elle ne remontait pas avec lui rapidement, ses supérieurs viendraient voir ce qui se passait, et alors ils découvrirait ce qu'elle avait fait. Elle s'empara de la fiole tombée au sol pour la remettre dans la poche de sa blouse et approcha sa main du cou de Stanislas pour essayer de sentir son cœur battre. Elle ne savait même pas si les vampires avaient un pouls. Les humains savaient bien peu de choses de la physiologie des vampires. Même les infirmières comme elle ne connaissaient pas grand-chose à leur sujet, c'est aussi ce qui rendait Stanislas si attirant aux yeux de Suzanne. Elle contemplait les volutes d'argent qui dansaient sous la peau du vampire, dessinant des arabesques fascinantes. Si son corps était mort, le métal continuait à vivre en lui et tel un parasite semblait prendre possession de son hôte. La peau de Stanislas était maintenant agitée de soubresauts par endroits, et semblait vibrer en suivant une étrange

pulsation. Suzanne vit d'abord une teinte grise homogène se propager sur le corps amaigri de Stanislas, puis cette coloration d'abord terne se mit par endroit à refléter les quelques sources de lumière présentes dans la pièce. Intriguée, Suzanne attrapa la main de Stanislas, si frêle qu'elle semblait pouvoir se casser à tout moment. Elle constata alors avec surprise qu'elle pouvait se mirer dans la paume du vampire. Cette dernière était recouverte d'une couche d'argent métallique qui reflétait l'image de Suzanne, comme un miroir. Étrangement, ce miroir ne semblait pas refléter fidèlement le modèle, et Suzanne contemplait maintenant une version d'elle avec tous les défauts qu'elle se connaissait, mais qu'elle espérait garder tapis dans le fond de son inconscient : son amour interdit pour Stanislas, son désir de devenir un vampire, sa cruauté de vouloir faire payer à tous ceux qui un jour lui avait fait du mal. Suzanne lâcha dans un geste de dégoût d'elle-même la main de Stanislas et se releva. Le vampire était maintenant entièrement recouvert d'une substance miroir et ses cheveux bouclés étaient gainés de filaments argentés. Suzanne suffoqua devant une telle vision. À ses yeux, il était magnifique. Terrifiée à l'idée que ses employeurs découvrent ce qu'elle avait fait, Suzanne remonta l'escalier en courant, laissant Stanislas toujours inconscient sur le sol.

Stanislas entendit au loin les pas de Suzanne qui remontaient l'escalier. Il la reconnut sans avoir besoin de la voir. Il se demandait pourquoi elle courait ainsi, et ce qui avait bien pu lui arriver. Il sentait le sol sous lui, mais les souvenirs mirent du temps à lui revenir. Ouvrant un œil, il contempla avec surprise sa main recouverte d'une substance argentée, comme si sa peau avait fusionné avec un miroir. Soudain, il se souvint de tout : les humains bleus, l'accumulation d'argent dans son corps, et finalement l'absorption du Vifargent donné par Suzanne. Observant avec attention son corps, il ne pouvait que constater la réussite du pari de l'infirmière. Non seulement il était vivant, mais en plus son corps avait fini par muter au contact de l'excès d'argent, pour aboutir à une nouvelle espèce hybride. Stanislas ne ressentait plus aucune douleur au contact du collier d'argent. L'empoignant à pleine main, il fit sauter cet accessoire qui le maintenait en prison depuis tant d'années. Sa volonté de liberté décuplée et son instinct de vampire renforcé, il se redressa et entama le chemin vers la sortie.

Arrivé en haut des escaliers, Stanislas poussa la porte et entra dans le laboratoire. Plusieurs clients s'y trouvaient, assis dans la salle d'attente, ainsi que deux infirmières qui discutaient avec le responsable du laboratoire. Ce dernier interpella Stanislas, puis son visage se figea en voyant le vampire venir vers lui. Il ne regardait pas Stanislas dans les yeux, mais fixait sa propre image qui se reflétait dans le torse du vampire. Le visage déformé par l'horreur de ce que la peau miroir lui renvoyait, le responsable du laboratoire tomba à genou en pleurant. Stanislas s'approcha de celui qui l'avait tant méprisé, et but son sang jusqu'à la dernière goutte. Les infirmières, apeurées, détournèrent le regard, ce qui les sauva de la vision

terrible de ce qui les attendait si elles s'étaient vues dans la peau de Stanislas, et s'enfuirent en courant. Les agents de sécurité essayèrent de lui tirer dessus avec leurs balles en argent, mais ces dernières rebondirent sur le corps désormais métallique du vampire. Stanislas poursuivit son chemin sans s'en soucier. Enfin, il retrouvait sa vie d'avant et sa liberté. Enfin, il allait pouvoir à nouveau savourer des proies qu'il choisissait. Il sortit du bâtiment, et savoura la lumière sur sa peau argentée. Encore une nouvelle évolution, il pouvait dorénavant supporter les doux rayons de soleil. Fermant les yeux sous la douce caresse de la chaleur, il sentit soudain une main timide saisir la sienne. Tournant la tête, il vit Suzanne qui le regardait de ses grands yeux interrogateurs et pleins d'envie. Après tout, elle avait brillamment passé l'épreuve du reflet, et affrontait maintenant ses démons en face. Stanislas lui sourit, et déposa un tendre baiser sur sa bouche. Le jour d'inversion du rapport de force était enfin arrivé. Ensemble, ils pourraient donner naissance à une nouvelle espèce de vampire, et rendre à ces derniers la liberté dont les humains les avaient privés. Stanislas savoura l'idée de cette nouvelle vie qui l'attendait, et son corps argenté renvoya les rayons du soleil dans toutes les directions, irradiant sa présence au monde entier.

© Laure Turmel 2024



Laure Turmel, née en 1979 en Normandie et habitant près du Havre. Ingénieure de formation, j'ai toujours écrit des histoires pour mon plaisir ou pour offrir des livres personnalisés à mes deux enfants. Passionnée de science-fiction, fantasy, fantastique, j'ai toujours plusieurs livres en cours.

Effusion de vie

Nicolas Skinner

Dans une déclinaison contemporaine de la manière épistolaire de Shelley ou Stoker, à travers une succession de messages fluides et rythmés, Nicolas Skinner vous invite à jeter un œil dans son fabuleux télescope pour vous révéler les origines de Dracula. Vous avez envie de voyager dans l'espace... et le temps ? Alors laissez-vous emporter par le plaisir de dévorer « Effusion de vie ». Sans modération.

Patounette

JOURNAL DE BORD de la commandante Mina Seward - Jour 97

Aujourd'hui, nous avons fini notre mission sur la planète Ross 128 b, Rossy comme nous l'avons surnommée. Nous avons accumulé assez de données et d'échantillons. Nous décollerons dans 72 heures, le temps de finaliser les préparatifs et de lancer les diagnostics des fonctions critiques du Pegasus, en particulier ses moteurs à fusion.

L'heure est venue de faire le bilan de ces trois mois d'exploration.

Ross 128 est une étoile très calme : nous n'avons détecté aucune éruption stellaire durant notre séjour sur Rossy, et nous avons mesuré en surface des niveaux de rayons X et d'UV inférieurs à ceux de la Terre. L'absence de cycle jour-nuit due à la rotation synchrone de Rossy autour de Ross 128 n'a pas perturbé le rythme circadien de l'équipage, grâce à la mise en place d'un sommeil imposé de huit heures sur vingt-quatre dans un compartiment du vaisseau plongé dans l'obscurité.

La gravité de 1,27 fois celle de la Terre s'est révélée tout à fait supportable, et la pression atmosphérique de 0,83 bar nous a permis de nous déplacer sans combinaison pressurisée. Composé à 82 % de CO₂, 14 % d'azote et 2 % d'oxygène, l'air n'est pas respirable mais permet la photosynthèse des plantes, ce que nous avons pu tester avec succès. Les traces de dioxyde de soufre, de monoxyde de carbone et d'ozone sont suffisamment infimes pour que l'exposition d'un être humain à l'air libre ne soit pas létale pendant une durée d'au moins quatre minutes, comme l'accident de détenteur de l'astrophysicien Michael Patel a pu le confirmer.

Aucune forme de vie n'a été détectée à ce jour sur la planète.

Baignée en permanence par la lumière de Ross 128, la face éclairée de Rossy s'est révélée aride et sans présence d'eau à l'état liquide. De vastes étendues de déserts rocaillieux, de canyons spectaculaires et de dunes de sable noir s'étalent à perte de vue, cuisant sous des températures comprises entre 40 et 115 °C. Cette zone peu hospitalière pourrait accueillir des centrales photovoltaïques qui moissonneraient l'énergie de Ross 128, sachant que Rossy reçoit 38 % de luminosité de plus que la Terre.

À l'inverse, la face obscure de la planète est recouverte de calottes glaciaires plongées dans une nuit éternelle. Les températures s'y situent entre -25 et -90 °C.

Entre ces deux extrêmes, la zone crépusculaire offre des conditions plus tempérées et se constelle de lacs d'eau liquide. Cette bande qui ceinture la planète s'étend sur environ 240 km de large. Son sol meuble regorge de nutriments essentiels, comme la biologiste Lucy Cheng a pu le détailler dans ses rapports pédologiques. Nous avons d'ailleurs pu cultiver des pommes de terre, de l'orge et des haricots. Seul bémol, le contraste thermique entre hémisphères jour et nuit génère des vents très violents dont l'intensité est néanmoins réduite dans les vallées, au bord des lacs, grâce à la topographie des coteaux qui les entourent. Ainsi, cette région me semble propice à l'établissement d'une colonie.

C'est donc un bilan plutôt positif que je retire de cette mission. L'ambiance parmi les neuf membres de l'équipage est au beau fixe, et c'est le cœur léger que je me prépare à rentrer sur Terre.

Message crypté de Pierre Martin à l'attention de Roxane Greco – Jour 100

Ma chérie, nous allons rentrer. Enfin ! Nous décollons dans quelques heures.

J'ai tellement hâte de te retrouver, tu sais. Je viens juste d'envoyer un message à l'agence pour lancer ton processus de décryogénéisation cinq mois avant mon arrivée, soit dans un peu plus de 14 ans. Ils recevront mon message dans 11 ans, puisque nous sommes à 11 années-lumière de la Terre, soit largement le temps d'amorcer les démarches. De cette manière, nous aurons vieilli tous les deux de cinq mois, puisque j'ai passé trois mois sur cette maudite planète et que j'en passerai encore deux éveillé au début du voyage retour, le temps que l'équipe finisse l'analyse préalable des échantillons.

Je suis tellement ravi que, d'une certaine manière, tu m'aies suivi dans cette aventure, même si toi tu es restée endormie dans un frigo sur Terre : en quelque sorte, nous aurons voyagé ensemble dans le futur... un futur que j'espère rempli de bonheur avec toi, loin de cette fichue planète.

Car, moi qui me faisais une joie de faire partie du tout premier équipage partant à la découverte d'une exoplanète, je dois dire que je suis bien déçu. Il n'y a rien, ici. Une minuscule oasis sans vie, piégée entre un été infernal et un hiver glacial, le tout balayé par d'incessantes rafales de vent. Et Mina qui est convaincue qu'une colonie pourra s'installer ici !

Sans compter que je me suis ennuyé ferme durant ces trois mois, puisque l'environnement ultra aseptisé de Pegasus n'a occasionné aucune maladie, même pas un rhume, et que j'ai compté mes sorties du vaisseau sur les doigts d'une main, à cause du protocole strict qui m'impose de prendre le moins de risque possible. Au final, il n'y a eu que deux incidents notables : Olivia qui s'est fracturé le poignet en chutant à cause d'une bourrasque bien vicieuse, alors qu'elle sondait le sommet d'une colline ; et Michael qui a souffert d'une légère hypoxie en respirant l'air de la planète. Rien de très méchant pour eux, ni de follement palpitant pour moi. Bien sûr, je suis content qu'il n'y ait pas eu d'accident grave, mais je me suis senti assez inutile à enchaîner les routines de prises de tension, analyses de sang et entretiens psychologiques qui ne révélaient aucune anomalie. Et dire que je vais devoir continuer pendant les deux prochains mois, comme le veut le protocole... J'aurais préféré piquer un bon somme dans mon caisson dès maintenant, et me réveiller une fois arrivé en orbite terrestre, prêt à te revoir...

Journal de bord de la commandante Mina Seward – Jour 103

Pegasus a décollé avec succès il y a trois jours et le pilotage automatique est désormais activé, sous la supervision de notre intelligence artificielle Lisa. J'ai donné la directive d'une accélération de 1,27 g. Durant les deux prochains mois, elle baissera progressivement jusqu'à 1 g, afin d'amorcer une transition en douceur entre la gravité de Rossy et celle de la Terre.

Parmi les membres de l'équipage, seuls le médecin de bord Pierre Martin, la géologue Olivia Bennett, la biologiste Lucy Cheng et moi-même restons éveillés afin de limiter la consommation d'oxygène.

L'ingénieur maintenance Abraham Ramirez, l'astrophysicien Michael Patel, le pilote Jonathan Mitchell, la spécialiste en

communication Maria Silva et l'ingénieur en propulsion Darshan Kapoor ont été placés dans leurs caissons d'hypersommeil. En cas de problème, la procédure d'urgence permettra de les réveiller en moins de 30 secondes.

Durant les deux prochains mois, Olivia et Lucy ont pour objectif de terminer l'analyse préliminaire des échantillons collectés sur Rossy, afin de s'assurer de leur innocuité et de les stériliser si besoin, en vue de réduire au maximum les risques de contamination avant notre arrivée sur Terre, comme prévu par le protocole.

Message crypté de Pierre Martin à l'attention de Roxane Greco –
Jour 112

Ma chérie, je rajoute un nouveau message à la liste de ceux que tu auras à lire en te réveillant de ton sommeil glacé.

Moi qui me plaignais de l'ennui de cette mission, la voilà qui prend un sacré tournant : nous avons trouvé de la vie extraterrestre ! Oui, tu as bien lu ! Lucy a détecté une sorte d'ancêtre de virus dans un échantillon prélevé sur la face nocturne de Rossy. Je vais demander à Mina si je peux pénétrer dans la salle propre pour voir ça de mes propres yeux. Je ne sais plus si je t'en avais parlé : c'est la pièce en environnement stérile de Pegasus où se trouvent les échantillons, qui peuvent y être manipulés en minimisant les risques de contamination. Normalement je n'y ai pas accès, mais je vais lui demander de considérer ma position d'homme de science face à cet évènement historique. Je croise les doigts...

Rapport d'analyse de la biologiste Lucy Cheng – Jour 113

Résumé de l'analyse : L'un des échantillons de glace prélevés sur la planète Rossy a révélé la présence de micro-organismes.

Méthodologie : Les échantillons ont été prélevés avec des précautions extrêmes pour éviter toute contamination croisée et manipulés exclusivement en salle propre. Les analyses ont été menées à l'aide de microscopes électroniques à balayage et de spectromètres pour identifier les structures microscopiques et les éléments chimiques.

Résultats : La forme de vie extraterrestre est composée de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, d'azote et de phosphore, et s'apparente à un micro-organisme de nature virale. Sa taille est comparable à celle des virus terrestres, avec un diamètre d'environ 80 nanomètres. Son enveloppe protéique externe, constituée de

structures membranaires denses, lui confère une apparence sombre et opaque. Le virus semble parfaitement inerte, comme s'il était dans un état de stase.

Conclusions : Les micro-organismes sur la face nocturne de Rossy semblent dormants et de type viral. Ces résultats soulèvent la possibilité d'une vie ancienne sur la planète, avec des adaptations spécifiques à son environnement. Une étude plus poussée de cet échantillon, prévue dans les prochains jours, permettra de mieux comprendre sa nature et son rôle dans l'histoire de Rossy, ainsi que de prendre les précautions nécessaires en vue d'éviter toute contamination terrestre de cet agent potentiellement pathogène.

Retranscription de l'alerte vocale lancée par Lisa, l'IA du vaisseau Pegasus – Jour 114

Alerte de niveau 4. Je répète : alerte de niveau 4.

Les capteurs du Pegasus ont détecté une anomalie qui risque de croiser notre trajectoire. Cette anomalie présente des caractéristiques fluctuantes toujours en cours d'analyse. Elle s'apparente à une sphère irrégulière d'une taille de l'ordre de 18 kilomètres de diamètre. Les effets observés sont une perturbation électromagnétique intense et une altération des paramètres gravitationnels locaux. L'anomalie se situe à environ 13 millions de kilomètres et se déplace suivant une trajectoire complexe et une vitesse de l'ordre de 6 % de la vitesse de la lumière. La probabilité d'impact avec le Pegasus est comprise entre 86 et 93 %, d'ici une durée estimée entre 465 et 620 secondes.

Les trois actions recommandées sont les suivantes : réveiller immédiatement le pilote Jonathan Mitchell et l'ingénieur en propulsion Darshan Kapoor ; isoler tous les systèmes critiques pour minimiser les risques de perturbation du fonctionnement du vaisseau ; calculer une trajectoire alternative réduisant au maximum le risque d'impact.

Message crypté de Pierre Martin à l'attention de Roxane Greco – Jour 115

Ma chérie, je crois bien que nous l'avons échappé belle. Hier, notre vaisseau a rencontré une étrange anomalie spatiale. Nous ne l'avons détectée qu'au dernier moment car elle était très rapide, relativement petite et aussi sombre qu'un trou noir, ce qui exclut toute observation directe. Michael était tout excité car, d'après lui, le plus étonnant est que sa masse paraissait incroyablement élevée, beaucoup plus que celle d'un trou noir... A priori, nous avons frôlé cette anomalie sans entrer

en contact, mais elle a tout de même causé une sacrée pagaille dans le vaisseau. Certains instruments ne répondent plus et d'autres semblent avoir perdu la boule.

Au moment où nous avons frôlé l'anomalie, j'étais dans la salle propre en train d'examiner au microscope le virus extraterrestre, Noctis. Lucy l'a nommé ainsi car il apparaît très sombre, et il a été découvert sur la face nocturne de Rossy. Derrière moi, Lucy avait lancé des cultures cellulaires. Pour faire simple, elle tentait de voir si le virus réagissait en présence de sang humain. À ce moment, le vaisseau a tremblé de toutes parts et émis un grognement métallique, comme s'il allait se déchirer en deux. C'était horriblement effrayant et nous avons été sacrément secoués : j'ai été projeté en arrière sur les tubes à essai des cultures, qui se sont brisés et m'ont meurtri le dos. Heureusement que je portais une combinaison intégrale ! Puis le courant s'est coupé pendant une bonne dizaine de secondes qui m'ont paru interminables, durant lesquelles les portes du SAS se sont ouvertes...

Décidément, j'ai hâte de rentrer et de te retrouver enfin.

Journal de bord de la commandante Mina Seward – Jour 116

Deux jours après la rencontre avec la singularité, nous avons pu nous assurer que les systèmes critiques du Pegasus demeurent intacts : tous les diagnostics lancés par l'ingénieur maintenance Abraham Ramirez sont bons et nous n'encourrons aucun danger à court terme. L'équipage est sain et sauf et, en dehors de quelques contusions, aucune blessure n'est à déplorer. Tous les membres en hypersommeil ont été réveillés pour faire face à la situation.

Il reste désormais trois problèmes à résoudre.

Premier problème : le système d'orientation. Les capteurs optiques et les télescopes ne reconnaissent plus la position des étoiles, qui semble avoir changé de manière subtile mais significative. Les calculs sont en cours pour confirmer que nous sommes toujours sur la bonne trajectoire. Il reste cependant la possibilité que les instruments aient été dégradés par la singularité et fournissent des données erronées.

Deuxième problème : le système de propulsion. Les moteurs à fusion ne semblent pas endommagés, mais le diagnostic lancé sur les propulseurs pilotés par le contrôle d'altitude a révélé des défaillances. Il est donc possible qu'à notre arrivée sur Terre nous ayons des difficultés à nous positionner sur une orbite stable.

Troisième problème : la liaison avec la Terre. Notre spécialiste en communication Maria Silva m'a rapporté l'absence de réception du signal ping qu'émettait la Terre à notre attention de manière

quotidienne, et ce depuis la singularité. Là aussi, il est possible que nos instruments de communication et tout particulièrement nos récepteurs soient défectueux.

Concernant la singularité elle-même, après analyse, l'astrophysicien Michael Patel pense qu'il peut s'agir d'une sorte de bulle de matière exotique, dont la masse serait environ cent fois plus dense que celle d'un trou noir, objet pourtant le plus dense connu à ce jour. Les dernières analyses semblent indiquer que nous ne l'aurions pas frôlée mais traversée. En théorie, les forces de marée d'un tel objet auraient dû spaghettifier le Pegasus et nous avec, mais il semble que cette matière exotique possède des propriétés bien étranges. En particulier, elle n'interagirait que très peu avec la matière ordinaire, et pas du tout avec la lumière, ce qui rend sa détection et sa caractérisation très difficiles. Sa présence n'est décelée que par son influence gravitationnelle. D'après Michael, la singularité pourrait délimiter une région d'espace-temps dans laquelle les lois de la physique se trouvent modifiées. Ces objets d'un genre nouveau pourraient pulluler dans l'univers, voire constituer tout ou partie de la matière noire, et ainsi résoudre le problème de la vitesse de rotation des étoiles dans notre galaxie.

Il s'agit donc d'une découverte historique, qui vient s'ajouter à celle du virus extraterrestre Noctis. À ce sujet, lors de la rencontre avec la singularité, des tubes à essai contenant le virus Noctis se sont brisés et le SAS de la salle propre est resté ouvert quelques dizaines de secondes suite à une coupure d'électricité. Nous avons aussitôt sécurisé la zone. J'attends le dernier rapport de Lucy Cheng pour estimer les risques biologiques liés à cet incident.

Rapport d'analyse de la biologiste Lucy Cheng – Jour 117

Résumé de l'analyse : Une étude approfondie a été menée pour évaluer les possibilités de contamination de l'être humain par le virus Noctis.

Méthodologie : Des échantillons de virus ont été aéroportés dans un environnement simulant des conditions de l'atmosphère du vaisseau spatial. Des capteurs ont été utilisés pour mesurer la concentration et la dispersion des particules virales dans l'air. En complément, des expériences in vitro ont été menées pour exposer le virus Noctis à des échantillons de sang humain. Des analyses ont été réalisées pour évaluer la capacité du virus à interagir avec les composants sanguins et à infecter les cellules humaines.

Résultats : L'étude de propagation aéroportée indique que le virus Noctis ne semble pas avoir la capacité de se propager par voie aérienne, mais ne permet pas de le conclure avec certitude. Par contre, les analyses in vitro révèlent une interaction directe entre le virus Noctis et les cellules humaines, tout particulièrement les cellules sanguines. Les particules virales se fixent à leurs membranes et les pénètrent, déclenchant un processus d'infection. Cependant, le virus ne semble pas dégrader la cellule contaminée, qui ne provoque pas son apoptose et n'active aucune défense antivirale comme la sécrétion d'anticorps. Au contraire, le virus semble entrer en symbiose avec la cellule.

Conclusion : Les résultats de cette étude indiquent que la capacité du virus Noctis à s'aéroporté semble peu probable, mais qu'il est en capacité d'infecter les cellules humaines. Cette contamination pourrait, à terme, entraîner des altérations géniques, ce qui soulève des préoccupations quant à ses effets potentiels sur la biologie humaine.

Message crypté de Pierre Martin à l'attention de Roxane Greco –
Jour 118

Ma chérie, je crois bien que je suis malade.

Je me sens faible et j'ai vomi après chacun de mes deux repas. J'espère que je n'ai pas été contaminé par cette saloperie de Noctis, car je viens de me rendre compte que j'ai une très légère éraflure dans le dos... J'ai l'intention de tester mon sang pour en avoir le cœur net. D'ailleurs, j'ai proposé à Mina de réaliser des prises de sang de tout l'équipage, au cas où le virus ait pu se propager par voie aérienne lors de l'ouverture des portes du SAS, même si le rapport de Lucy était rassurant à ce sujet.

Sinon, Lucy m'a annoncé avoir fait une découverte : le virus est très sensible aux UV, qui le détruisent en quelques secondes d'exposition. Voilà qui explique pourquoi il n'y en avait que sur la face nocturne de Rossy. Elle m'a aussi affirmé que les cellules humaines contaminées, non contentes de ne pas se dégrader, lui semblaient plus résistantes aux agressions qu'avant, comme si le virus les avait renforcées.

Et, pour ne rien arranger, les instruments du Pegasus ont toujours du mal à nous situer dans l'espace.

Décidément, à la réflexion, je crois que je préférerais la situation d'il y a quelques jours, quand tout était calme...

Journal de bord de la commandante Mina Seward – Jour 119

Nous avons dû nous rendre à l'évidence : nous sommes toujours sur la bonne trajectoire en direction de la Terre, mais la singularité nous a drastiquement rapprochés de notre destination. Au vu des données collectées, le pilote Jonathan Mitchell a conclu qu'il nous fallait commencer à décélérer immédiatement. À ma demande, l'ingénieur Darshan Kapoor a aussitôt lancé avec succès la manœuvre pour transférer la propulsion vers notre destination. La décélération est de l'ordre de 1,41 g et il ne nous reste que huit jours avant arrivée. La gravité artificielle ainsi augmentée est un peu pénible à supporter, mais cette décélération est impérative pour ne pas dépasser la vitesse orbitale terrestre à notre arrivée.

Dans un sens, ce rapprochement inexplicable demeure une bonne nouvelle, et aucun membre n'aura ainsi besoin de retourner en hypersommeil pour économiser l'oxygène.

Concernant les systèmes optiques et les télescopes du Pegasus, ils persistent à montrer une configuration étonnante des étoiles. Après analyse des positions relatives de Proxima du Centaure et du Soleil, de même que la structure de la constellation d'Orion, l'astrophysicien Michael Patel estime qu'elles sont disposées telles qu'elles auraient dû l'être il y a environ sept cents ans. Michael n'exclut pas la possibilité que notre rencontre avec la singularité nous ait, par une sorte d'effet de fronde gravitationnelle, ponctuellement fait dépasser la vitesse de la lumière, et nous aurions donc ainsi remonté le temps. Bien qu'un tel évènement soit interdit par la relativité d'Einstein, Michael pense que la matière exotique constituant la singularité pourrait posséder des propriétés qui permettraient de violer cette loi. Une hypothèse un peu farfelue que je préfère écarter pour l'instant...

Sinon, depuis la singularité, notre spécialiste en communication Maria Silva n'a toujours pas réussi à détecter le signal ping de la Terre.

Enfin, concernant le virus Noctis, le médecin de bord Pierre Martin n'a trouvé aucune trace de contamination dans le sang prélevé sur chacun des membres de l'équipage. Il m'a cependant demandé l'autorisation de prélever une plus grande quantité de sang, car d'après lui le virus pourrait se cacher dans une quantité infime de globules rouges. Autorisation que je viens de lui accorder, en espérant que son hypothèse pessimiste se révèle fausse.

Message crypté de Pierre Martin à l'attention de Roxane Greco –
Jour 120

Ma chérie, je suis contaminé. Le doute n'est plus permis : j'ai détecté des cellules infectées par Noctis dans mon sang. Par chance, je

suis le seul. Toutes les analyses sanguines des autres membres de l'équipage sont négatives. J'ai vérifié la combinaison que j'ai portée lors de l'incident, et j'ai repéré une microperforation qui nous avait échappé dans la confusion...

J'ai failli le signaler à Mina, mais je me suis retenu au dernier moment. L'espace d'un instant, je me suis imaginé en quarantaine pour les quelques jours qu'il nous reste, impuissant, sans avoir les coudées franches pour tenter de trouver un remède. Je me suis dit que, comme la menace de contamination aérienne a été écartée, je ne risque pas d'infecter le reste de l'équipage en prenant un minimum de précautions. J'ai de bonnes notions en virologie et nous avons quelques médicaments antiviraux à bord que je compte tester.

Pour l'instant, je n'ai qu'un peu de fièvre et une envie irrésistible de vomir lorsque je mange. Je cache ce dernier problème au reste de l'équipage en ne prenant pas les repas avec eux. Je prétexte avoir des analyses à faire et, comme tout le monde est très occupé en ce moment, personne ne s'en soucie.

Dans tous les cas, j'ai l'intention de révéler ma contamination juste avant notre retour sur Terre, même si je dois alors subir une quarantaine planétaire, peut-être pour le reste de ma vie... En tant que médecin, je sais que cette mesure extrême peut faire partie du protocole. J'espère ne pas arriver à cette extrémité qui me séparerait de toi à jamais...

En réalité, ce qui me terrifie le plus, c'est que, d'une certaine manière, je trouve du réconfort dans les analyses que je viens de faire. À vrai dire, et je ne sais pas trop pourquoi, mais la vue du sang me rassure... J'ai hésité à te faire part de ce qui va suivre, mais, si je ne te le dis pas à toi, à qui alors ? Je ne sais plus où j'en suis. Je suis terrifié et j'ai honte de ce que j'ai fait. Alors voilà : en procédant à l'analyse de l'échantillon de sang d'Olivia, j'ai été pris d'une envie irrésistible. Cela faisait plusieurs jours que je n'avais rien avalé et une pulsion soudaine m'a poussé à ouvrir sa poche de prélèvement pour la goûter. Je ressentais une soif que rien d'autre n'aurait pu épancher, et je n'ai pas su m'arrêter. Non seulement j'ai bu tout son échantillon, mais aussi ceux de Mina et Michael, soit près d'un demi-litre... Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Lucy affirmait que le virus se renforçait en présence de sang humain, alors peut-être qu'il a, d'une certaine manière, parasité mon cerveau et mon système nerveux central, et qu'il me pousse à agir de la sorte... Sans compter que, juste après, j'ai senti comme un regain d'énergie et de facultés intellectuelles, moi qui étais un peu dans le brouillard, affamé avec un début de fièvre. J'ai même eu un échange passionné

avec Michael à propos de la singularité. J'ai discuté relativité générale et mécanique quantique avec lui sans difficulté, m'abreuvant de ses connaissances et réalisant des déductions avec une facilité déconcertante, alors que je ne maîtrisais pas très bien ces sujets auparavant. Je l'ai même aidé à parvenir à la conclusion que la matière exotique de la singularité a pu faire exécuter au vaisseau, d'une certaine manière, une sorte de saut gravitationnel, de la même manière qu'une particule peut réaliser un saut quantique. De cette manière, nous aurions été, en quelque sorte, téléportés dans l'espace-temps vers notre destination, ce qui expliquerait pourquoi elle est désormais si proche.

Sinon, Lucy vient de me faire part d'une nouvelle découverte concernant le virus : il semble qu'il puisse modifier l'ADN des cellules qu'il infecte, et donc déclencher des mutations chez son hôte...

Journal de bord de la commandante Mina Seward – Jour 123

Nous n'arrivons toujours pas à communiquer avec la Terre. Outre l'absence de réception du ping quotidien émis par l'agence spatiale à notre attention, nous devrions désormais être capables d'intercepter d'innombrables ondes électromagnétiques issues de l'activité humaine à cette distance. Maria a testé de nombreuses fréquences, sans succès. Nous ne captons rien. Silence radio total. J'ose encore espérer que notre récepteur est défectueux...

La bonne nouvelle reste que l'équipage n'est pas contaminé par le virus Noctis. Tous les tests complémentaires réalisés par le médecin de bord Pierre Martin se sont avérés négatifs. Il nous a tout de même prescrit un médicament préventif, à prendre jusqu'à notre retour sur Terre. Depuis, nous sommes tous un peu fatigués et j'ai dormi plus de neuf heures d'affilée, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des lustres. Pierre m'a affirmé qu'il s'agissait d'un effet secondaire du médicament.

Détail étrange : la marque de piqûre pour prélever mon sang n'est toujours pas cicatrisée. Cette précision semble sans importance et peu pertinente pour un journal de bord, mais, au point où nous en sommes, je préfère inclure tous les faits qui sortent de l'ordinaire en vue d'une possible analyse a posteriori, lorsque nous serons rentrés sur Terre.

Message crypté de Pierre Martin à l'attention de Roxane Greco – Jour 126

Ma chérie, je suis toujours contaminé, même si ça va beaucoup mieux. J'ai juste un reste de courbatures, surtout dans la mâchoire. J'ai

testé différents antiviraux, sans succès jusqu'à présent. Il est coriace, ce Noctis. Quant à mon appétence pour le sang... je préfère ne plus t'en parler. À vrai dire, je me demande si ce n'est pas un reste de fièvre qui me fait délirer. Tout ceci n'a aucun sens.

Nous arrivons demain, mais le système de mise en orbite est défectueux, et nous ne parvenons toujours pas à communiquer avec la Terre. Je ne sais même pas si tu liras ce message... Michael est persuadé que nous avons remonté le temps de plusieurs centaines d'années, et donc que personne sur Terre ne pourra nous aider, même si Mina refuse d'y croire. Bref, pour être franc, je pense que nous sommes fichus. C'est pourquoi j'ai décidé de profiter au maximum des derniers instants qu'il me reste à vivre. À vrai dire, je me sens en pleine forme, gorgé de vie. J'espère que je pourrai te retrouver demain, mais je ne me fais plus trop d'illusions...

Retranscription de l'enregistrement vocal de la commandante Mina Seward – Jour 127

J'enregistre ce message vocal car je n'ai plus assez d'énergie pour rédiger du texte dans le journal de bord. Il semble que... qu'un mal foudroyant ait frappé tous les membres de l'équipage ces derniers jours... sauf Pierre. Est-ce le virus Noctis ? Les symptômes sont les suivants : pâleur de la peau, palpitations, difficultés à se concentrer, essoufflement même au repos. La fatigue m'oblige à faire de nombreuses siestes et... hum, qu'est-ce que je voulais dire ? Ah oui, la marque de piqûre au creux de mon bras ne cicatrise pas. Elle semble se rouvrir durant mes périodes de sommeil, qui est peut-être agité.

Aujourd'hui, je suis la dernière encore debout à part Pierre, qui persiste à me dire que notre état de faiblesse est un effet secondaire du médicament qu'il nous a prescrit. J'avoue ne plus trop lui faire confiance... J'ai cessé de prendre son médicament. Je trouve son comportement... étrange. Il ne semble pas s'inquiéter outre mesure de notre affliction... et il s'isole du reste de l'équipage pour réaliser d'obscur tests médicaux. Hier, il... Hum... il m'a adressé un grand sourire qui m'a fait presque peur, je ne saurais pas trop dire pourquoi...

Notre arrivée dans l'orbite terrestre est imminente mais... puisque nos systèmes de contrôle d'attitude semblent défectueux, il faudra forcément l'aide de la Terre... or tous les messages de détresse envoyés par Maria sont restés lettre morte, et...

Attendez, je... j'entends des pas qui se rapprochent dans la coursiue. Ce ne peut être que Pierre, tous les autres sont cloîtrés dans leur couchette. Je... je vais voir ce qu'il veut.

Extrait des mémoires de l'archimandrite du monastère Sainte-Sérénité, Mangalia

Outre sa chaleur accablante, l'été 1385 se distingua par l'étrange lueur qui illumina furtivement le ciel.

Ce soir-là, comme d'ordinaire, résonna la mélodie des cloches, appelant les âmes dévouées pour les vêpres. La communauté se réunit pour prier dans notre église, à la lueur des cierges et du crépuscule. C'est alors que l'higoumène lerotei entra pour interrompre le sermon de l'archidiacre Teofil, évènement rarissime qui témoignait du caractère exceptionnel de son intervention. Il semblait aussi exalté qu'inquiet, et, le souffle court, il nous affirma qu'un dragon de feu embrasait le ciel.

La communauté sortit de l'église et put observer, dans la voûte nocturne, une gigantesque traînée de flammes accompagnée d'une multitude d'autres, plus petites, qui l'entouraient. Frère lerotei n'avait pas tort : la lueur centrale formait comme le corps d'un dragon, et la myriade de flammèches qui le bordaient lui dessinait des ailes étincelantes. Les étoiles semblaient contempler en silence sa chute vers les vastes eaux de la mer Noire, qui s'illuminait de mille feux. L'apparition finit par toucher la surface de la mer, comme si elle plongeait dedans, puis elle s'éteignit doucement.

Notre communauté se dissipa alors, agitée de sentiments contraires, puis se réunit à nouveau lors du dîner, durant lequel l'étrange phénomène accapara les discussions. Certains y voyaient l'établissement d'un lien entre le monde terrestre et le monde céleste, comme une médiation divine entre les âmes et les anges ; d'autres, un avertissement du Seigneur, telle une incitation à la repentance et à la recherche d'une vie plus pieuse. Le diacre Antonius, lui, y décryptait un très mauvais présage ; il évoqua même l'Apocalypse à demi-mot. Père Ciprian leva alors la tête des Saintes Écritures qu'il lisait en mangeant. Les yeux brillants et la voix tremblante, il nous affirma que, d'après lui, ce signe s'avérait comparable à l'étoile de Bethléem. Comme il était le plus sage et le plus érudit de la communauté, tous l'écoutèrent sans mot dire, moi y compris. Selon son interprétation, le phénomène serait ainsi de nature prophétique, lié à un évènement ou une personne qui se révélerait à nous dans les prochains jours.

Extrait des mémoires de l'archimandrite du monastère Sainte-Sérénité, Mangalia

Frère Dimitrie fut le premier à entrer en contact avec l'étranger, comme il me le narra en détail. Ce matin-là, il embarquait pour une expédition de pêche, peu avant les premières lueurs de l'aube. Tandis qu'il ajustait ses filets avec une expertise silencieuse, le clapotis des vagues jouait une mélodie qui berçait ses pensées, tournées vers l'étrange évènement céleste de la veille. Alors qu'il s'apprêtait à jeter ses filets, son regard fut attiré par une forme sombre qui flottait près du rivage. Intrigué, Frère Dimitrie s'approcha prudemment. Il aperçut alors la silhouette à demi immergée d'un homme. Sans hésiter, il plongea pour secourir l'inconnu et le tira vers la rive. Son corps grièvement brûlé témoignait des épreuves cruelles qu'il avait endurées.

Avec l'aide de quelques frères et sœurs, l'étranger fut transporté vers notre enceinte sacrée.

Comme le monastère regorgeait de pèlerins, nous n'avions plus de cellules libres. Aussi, nous l'installâmes avec soin dans notre cellier, qui gratifia l'inconnu de sa fraîcheur et de l'ambiance tamisée de ses petites fenêtres en ogive. Le parfum des épices et l'essence des fruits secs nuançaient l'odeur entêtante des fleurs d'ail qui séchaient, suspendues en bouquets délicats.

Notre guérisseuse sœur Daria prépara en grande hâte des onguents qu'elle appliqua sur les plaies de l'étranger, après lui avoir ôté ses vêtements à moitié déchirés et brûlés. Il m'apparut qu'il s'agissait là de bien curieuses étoffes, d'une matière souple et résistante que je n'avais jamais vue, malgré mes pèlerinages en Valachie et en Transylvanie, et qui attestaient de l'origine lointaine de cet homme.

Tout au long de la chaude journée, la communauté se relayait dans la prière pour que le Tout-Puissant accorde sa miséricorde à l'étranger. Dès qu'il vint lui rendre visite, père Ciprian s'empressa de louer le Seigneur de nous avoir livré cet homme, qu'il pensait être le sauveur annoncé par l'apparition céleste de la veille. Le diacre Antonius, lui, fut aussitôt convaincu qu'il s'agissait d'un envoyé du Malin, comme en témoignait ses brûlures, qui seraient les stigmates de son séjour au pandémonium. Je tentais de tempérer les ardeurs extrêmes de l'un comme de l'autre.

Sœur Agatha, dont la cellule était attenante au cellier, me promit qu'elle veillerait sur lui et qu'elle nous préviendrait au moindre signe de faiblesse ou d'agitation. Peu après le dîner, elle nous alerta que l'inconnu avait repris connaissance. À mon arrivée, il bredouilla quelques paroles dans une langue étrangère qui me sembla être une

sorte de dialecte de la langue d'oïl. Je fis aussitôt mander frère Gavril. Son père avait fui la peste noire de Rouen pour venir rejoindre un parent à Techirghiol, et il avait transmis sa langue maternelle à son fils avant que ce dernier intègre notre communauté. Malheureusement, lorsque frère Gavril arriva, l'inconnu avait de nouveau sombré dans les limbes de l'inconscience.

Extrait des mémoires de l'archimandrite du monastère Sainte-Sérénité, Mangalia

Les jours suivants furent empreints de soins diligents et de prières assidues visant à guérir l'inconnu. Nous laissâmes du pain à proximité de sa couche, au cas où il se réveille affamé, mais il n'y toucha pas. Ses brûlures étaient profondes et sœur Daria doutait de sa survie.

Un matin, à l'aube, il se mit à hurler. Accompagné de quelques frères et sœurs, j'accourrai et le trouvai dressé sur sa couche, haletant, hagard et désespéré. Je tentais de le rassurer de quelques paroles apaisantes, mais il ne parut rien comprendre. Je demandais aussitôt à sœur Agatha, qui veillait à son chevet, de convoquer frère Gavril. Au moment où elle se levait, un rai de lumière aurorale, sans doute libéré par une trouée nuageuse, filtra à travers l'une des fenêtres du cellier pour éclairer le visage de l'inconnu. Aussitôt, ce dernier se mit à hurler, secouant la tête comme pour se débarrasser de l'emprise d'un mal invisible. Chose étrange, de sa peau éclairée semblait émaner comme une fine vapeur, quoique à la réflexion je pense qu'il s'agissait de poussière en suspension. Le visage déformé par la douleur et la colère, il semblait fiévreux et délirant, et vociférait dans le vide. Sous le jeu de lumière clair-obscur de l'aube, ses lèvres retroussées dévoilèrent des dents qui apparurent particulièrement pointues. Il avait des allures de bête blessée s'apprêtant à mordre toute personne qui oserait s'approcher de lui. Sœur Agatha parut effrayée et recula de quelques pas. À ce moment, le diacre Antonius fit irruption et, sans doute apeuré par cette vision peu rassurante, il agita son crucifix vers lui, le traita de possédé et entonna des conjurations. Quelques frères et sœurs le suivirent dans son mouvement, et l'étranger se trouva ainsi cerné par tous ces crucifix brandis et ces sermons accusateurs, ce qui ne manqua pas d'ajouter de la confusion à son délire. Visiblement troublé par cette persécution injuste, il se recroquevilla sous les draps dans un réflexe presque animal, puis il s'évanouit de nouveau. Je blâmai le diacre Antonius de son attitude et l'enjoignit à quitter la pièce sur-le-champ. De son côté, il en reporta à l'archidiacre Teofil, qui me

demanda de prêter attention à tout signe qui pourrait révéler la nature démoniaque de l'étranger.

Le père Ciprian, lui, restait persuadé que l'inconnu était un nouveau messie. Il considérait son arrivée à Sainte-Sérénité comme une épreuve que le Seigneur nous envoyait, et qu'il nous appartenait de prendre soin de son émissaire afin qu'il puisse nous guider lorsqu'il serait rétabli.

Extrait des mémoires de l'archimandrite du monastère Sainte-Sérénité, Mangalia

Après plusieurs jours entre la vie et la mort, l'inconnu reprit enfin conscience, grâce au ciel. À notre grande surprise, ses blessures guérissaient beaucoup plus rapidement que ne l'avait escompté sœur Daria, que sa modestie honore.

Frère Gavril parvint à communiquer avec lui, non sans difficultés, et uniquement par bribes. De toute évidence, l'étranger avait perdu la mémoire. Il ne se souvenait même pas de son nom. Il paraissait fortement gêné par la lumière du soleil, aussi nous fermâmes les volets et garnîmes le cellier de cierges. En outre, l'odeur des fleurs d'ail qui séchaient dans la pièce lui semblait trop forte, alors nous les déplaçâmes. Sœur Daria supposa qu'il est atteint d'une affliction, peut-être cousine de la rage, qui expliquait sa confusion et sa sensibilité exacerbée, tant à la lumière qu'à certaines odeurs fortes. Frère Gavril lui demanda s'il avait faim, mais l'inconnu secoua lentement la tête et recommença à sombrer.

Peu avant les vêpres, sœur Agatha lui rendit visite pour s'assurer de sa bonne condition. Elle me reporta l'avoir trouvé si endormi qu'il paraissait presque avoir rendu l'âme, mais sa bonne mine le rassura. Une odeur étrange attira cependant son attention. Après une recherche minutieuse dans le cellier, elle retrouva deux rats morts derrière une barrique de vin. Ils semblaient s'être battus à mort, car elle observa des signes de morsures, même si elle ne repéra aucune trace de sang. De toute évidence, ces maudits rongeurs avaient été attirés par la réserve de provisions, abondantes pour nourrir notre communauté et les pèlerins estivaux.

Avant de me retirer dans ma cellule pour la nuit, je passai moi-même voir l'étranger, qui dormait du sommeil du juste. Ce fut alors que, tandis que je me penchais vers lui pour l'examiner, mon chapelet s'échappa de ma soutane et le crucifix heurta son torse nu. Aussitôt, ses yeux s'écarquillèrent d'effroi et il se réfugia sous ses draps, tel un

animal en peine. Sœur Daria m'affirma qu'il avait subi un choc émotionnel à cause de l'attitude contestable de frère Antonius.

Extrait des mémoires de l'archimandrite du monastère Sainte-Sérénité, Mangalia

Un matin, très tôt, sœur Agatha se réveilla souffrante. Sa pâleur se fondait dans la blancheur immaculée de sa robe monastique, tandis que sa respiration se faisait vacillante. Sous la lueur chancelante des cierges, sœur Daria lui apporta des herbes curatives. Toute la matinée, les prières et les supplications des fidèles s'élevèrent vers les cieux, implorant la grâce du Seigneur pour guider sœur Agatha sur le chemin de la guérison.

L'inconnu, lui, semblait avoir récupéré toutes ses facultés vitales et mentales depuis la veille. Dans la nuit, ses dernières plaies s'étaient refermées et il arrivait désormais à marcher, bien qu'il reste cloîtré dans la lumière tamisée du cellier. Sa communication avec frère Gavril se faisait de plus en plus fluide. Aujourd'hui, dans son regain d'intellect, il apprit les premiers mots de notre langue à une vitesse prodigieuse, sans doute dans une hâte de combler sa mémoire vide. Chose étrange, il souhaitait manger seul et se contentait de pain. Sœur Daria insista pour qu'il prenne des repas plus consistants, mais il refusa.

En fin de journée, sœur Agatha sembla aller mieux. Un regain d'énergie lui permit même de se lever et de se sustenter d'un copieux dîner.

Extrait des mémoires de l'archimandrite du monastère Sainte-Sérénité, Mangalia

Parfois, les desseins du Seigneur sont cruels. Alors que sœur Agatha semblait recouvrer des forces au cours des journées qui suivirent, elle se réveillait chaque matin encore plus souffrante que la veille. Sœur Daria n'entendait rien à ce mal mystérieux et ne savait comment le guérir. Après plusieurs jours de lutte, sœur Agatha finit par rendre son âme au Tout-Puissant durant la nuit.

Le diacre Antonius invoqua la présence de l'inconnu comme cause de ce terrible drame. Il exigea que je le chasse du monastère sans délai, soutenu par plusieurs frères et sœurs. Je réussis à apaiser les esprits en conviant toute la communauté à prier à l'unisson afin de commémorer la perte de sœur Agatha. Les chants liturgiques s'élevèrent, remplissant l'air de lamentations et d'adieux, mais des doutes se mêlaient à la peine. La venue de l'inconnu, que certains

avaient accueillie avec une bienveillance dévouée, était maintenant enveloppée d'une aura d'appréhension.

Alors qu'elle la préparait pour la mise en bière, sœur Daria observa sur le cou de feu sœur Agatha deux points rouges entourés de blanc. Elle supputa qu'il s'agissait de piqûres d'insecte qui aurait peut-être causé son mal, peut-être une veuve noire qui s'y serait prise à deux fois.

Grâce au ciel, l'étranger, lui, se portait désormais à merveille. En journée, il demeurait seul, dans un coin au fond du cellier qu'il s'était aménagé, préférant s'isoler pour étudier à la lueur des cierges. Il ne souhaitait pas être dérangé, prétendant que la chaleur estivale l'accablait et qu'il avait encore besoin de repos. À l'aube et au crépuscule, il ne manquait pas de sortir nous rendre visite et j'enchainais avec lui de nombreuses discussions, de même que père Ciprian, qui continuait à le voir comme l'envoyé du Tout-Puissant. Il apprenait décidément très vite et j'arrivais désormais à converser avec lui. Contrairement à ce que prétendait frère Antonius, je trouvais qu'il n'avait rien de diabolique, et même qu'il faisait montre d'une attitude très raffinée. Je lui enseignais tout notre savoir et, de son côté, il apparaissait très curieux et portait un regard neuf et souvent fascinant sur le monde qui nous entourait, tel un enfant détenant le discernement d'un adulte avisé.

Ne pouvant me résoudre à l'appeler « l'étranger », je lui demandais comment il souhaitait être nommé. Il répondit courtoisement qu'il m'appartenait de le baptiser, puisqu'il me devait la vie. Me remémorant l'apparition du dragon de feu qui avait précédé son arrivée, je lui suggérai les noms de Dragulios ou Draculea. Il opta pour la seconde proposition.

Ce soir-là, il m'annonça qu'il nous quittait, à ma grande tristesse. Il affirmait avoir assez abusé de notre hospitalité et avouait se sentir oppressé par tous les crucifix qui ornaient le monastère. Le lendemain, il avait disparu. J'aurais tant aimé poursuivre mes discussions passionnées avec lui, même si son départ apaisa notre communauté qui apparaissait de plus en plus divisée à son encontre. Six ans plus tard, au moment où je rédige ces lignes, au crépuscule de ma vie, je ne l'ai toujours pas revu.

Puisse le Seigneur l'avoir mis sur la voie des justes.



Né en 1984, je suis un ingénieur breton parti à la découverte du monde et en particulier de l'Asie. C'est lors de mon long séjour en Chine que je rédige *Noire Neige*, mon premier roman de Dark fantasy, que Nats Éditions en 2014, puis sa suite *Noire Mer* en 2017. Mon dernier roman *Chimera*, orienté science-fiction, est paru le 6 janvier 2021 à compte d'éditeur et réédité en 2023 en autoédition. Je suis adhérent à la 29ème Dimension, une association de SF basée à Quimper et participe ainsi activement à l'organisation du Finistellaire, festival des littératures de l'imaginaire. Je suis également connu dans le milieu metal sous le pseudonyme Firefrost. Depuis peu, j'ai créé une chaîne YouTube de drum cover, Firefrost Drums, où vous pouvez me voir jouer des morceaux connus à la batterie en y ajoutant ma touche metal. Enfin, je suis un adepte de musculation.

Pour l'Éternité

David Bensaïd

Bienvenue dans le Londres du XIX^e siècle : un Londres bruisant, plein de mondanités, empli de secrets ; un Londres séduisant où le maquillage reste de mise tant sur le plancher de la scène que dans l'obscurité de la ruelle ; un Londres effrayant qui vous révèle que le monstre n'est peut-être pas le plus monstrueux. Venez prendre place, le spectacle est partout, il ne dépend que de vous. Le rideau est-il à peine tiré là qu'on se met à le relever ici. Toutefois, prenez garde, l'ivresse engendre la faiblesse, les passions deviennent des pulsions. Et surtout, soyez patient, prenez le temps, remontez-le si vous le souhaitez, et vous irez jusqu'à la postérité.

Ludivine Picot

Judi 13 octobre 1892,
Londres

Monsieur le Premier ministre,

Je sais que vos fonctions et vos responsabilités vous obligent. Aussi, croyez bien que je ne vous solliciterais pas si je pouvais régler cette situation tout seul. Voilà plusieurs mois en effet que je suis à la torture, me demandant dans quel état ressortira l'un de mes manuscrits une fois passé le filtre de la censure. Aussi, cher Mister Gladstone, je vous demande très humblement, en tant qu'auteur, concitoyen et ami, de bien vouloir entretenir le Lord Chambellan au sujet de cette affaire.

Toutefois, je ne saurais vous demander cette faveur si je n'offrais, moi-même, des gages de confiance. Aussi, quoique l'histoire que je compte mettre en scène soit de nature maléfique, soyez assuré que l'Église et la morale seront sauvées, et que ni la réputation de la Couronne ni la vôtre ne seront compromises.

Votre dévoué,

Bram Stoker

L'écrivain prit une enveloppe et inscrivit :

Mr. Gladstone, Premier ministre
10 Downing Street

Westminster – Londres

Après avoir vérifié à la lumière de la lampe si l'encre était sèche, Stoker plia la lettre, l'inséra dans l'enveloppe et sortit de son bureau.

La salle du Lyceum Theatre était pleine. Arrivé en bas de l'escalier, Stoker appela Arthur.

Arthur, qui adorait Henry Irving, s'était mis d'accord avec le comédien pour rendre de petits services aux adultes. En échange, il pouvait aller et venir comme il voulait, mais seulement pendant les heures d'ouverture du théâtre.

— Tiens, gamin, va porter cette lettre au bureau de poste. Elle partira demain à la première heure, expliqua Stoker en remettant l'enveloppe au garçon.

Le petit fila, et Bram Stoker s'assit non loin de la scène. La représentation venait de se terminer. Habillés à la mode élisabéthaine, les acteurs revenaient sur scène. Ils s'inclinèrent plusieurs fois sous les vivats du public. Henry Irving retira alors son couvre-chef, arrangea ses longs cheveux grisonnants, puis avança sur le devant de la scène :

— Merci, cher public, merci à vous de nous avoir fait l'honneur d'être venus si nombreux ce soir ! Comme vous le savez, aujourd'hui, le Lyceum fête la 192^{ème} représentation d'*Henri VIII* !

Dans le fond de la salle, répartis sur trois étages, hommes et femmes de tous âges applaudirent. On agitait aussi des bonnets, des mouchoirs et des casquettes plates. Irving reprit :

— Comme vous le savez, aimables Londoniens, innombrables sont les spectacles que j'ai donnés ici. Au début, quand je travaillais avec les Bateman, j'étais le seul comédien connu ; mais tout a changé il y a quinze ans, quand j'ai rencontré l'admirable Ellen Terry...

La comédienne s'avança et fit la révérence.

— Depuis longtemps, poursuivit Irving, je rêvais d'entreprendre. Alors, quand la providence a mis Ellen sur ma route, avec sa beauté intemporelle et son talent, j'ai su que je devais racheter cette salle pour monter des pièces avec elle. Évidemment, tous nos comédiens sont formidables, mais ce soir, je serais impardonnable si je ne rendais pas aussi hommage à un autre collaborateur de longue date : j'ai nommé notre grand méchant roi, Mr. William "*Henry VIII*" Terriss !

Nouvelle ovation du public.

Irving fit signe à Stoker de le rejoindre puis continua :

— Comme à chaque fin d'année, le Lyceum a des informations à vous communiquer. *Henri VIII*, en effet, est à l'affiche depuis bientôt un an. Nous nous acheminons donc vers les dernières représentations.

Malgré son gabarit imposant, Stoker se hissa sur scène sans difficulté.

— Or, aussi investi qu'il soit, reprit Irving, un artiste ne peut faire tourner un théâtre tout seul : il lui faut aussi pouvoir compter sur des hommes d'honneur comme Mr. Loveday, notre régisseur, ou comme Mr. Stoker, notre administrateur !

Une poignée de spectateurs applaudirent.

— Les habitués le connaissent, dit Irving en montrant son ami. En vrai amateur de théâtre, Mr. Stoker rivalise avec les plus grands critiques dramatiques du pays. À Dublin, il a été l'un des premiers à s'intéresser à mon travail. Aujourd'hui, il administre cette salle. C'est la seule personne que j'écoute quand elle me dit « *Non* », et c'est en partie grâce à lui que notre affaire est prospère. Aussi, pour lui montrer ma gratitude, je laisse à Mr. Stoker le soin de vous annoncer notre prochain spectacle !

— Eh bien, je remercie Mr. Irving. Sa considération me touche, mais c'est trop d'honneur quand on sait toute la fierté que j'ai à prendre part à cette aventure...

Sans plus de politesse, Stoker continua dans un registre où il était plus à l'aise :

— Chères bonnes gens de Londres, écoutez : à partir de novembre, si vous passez par Westminster et qu'il est entre 19h30 et 20h00, arrêtez-vous sur Wellington Street et venez vérifier s'il y a de la lumière dans le hall d'entrée du Lyceum. Si c'est le cas, c'est qu'on n'est pas dimanche, et que vous pouvez venir acheter votre ticket pour assister au *Roi Lear* !

La litanie, le ton et l'accent irlandais firent mouche. Les spectateurs applaudirent à tout rompre avant de quitter lentement la salle. Irving et Stoker redescendirent de scène.

Devant eux passèrent des couples, des groupes d'amis, et des gens venus seuls. Quelques hommes réajustaient leur haut-de-forme.

— *Le Roi Lear*, à partir de novembre ! N'oubliez pas, cher public ! répéta Irving.

Dans ce cortège, les dames, moins nombreuses que les messieurs, se déplaçaient à petits pas, le dos droit comme des colonnes antiques. Elles avançaient en prêtresses discrètes, élégantes et désirables, gardiennes d'une société où le corps était tabou, et où la douleur s'endurait avec dignité, sous la poigne des corsets.

— La rigueur et la beauté ont-ils déjà fait si bon ménage, Mr. Stoker ? demanda Irving à son administrateur.

Stoker sourit. Les deux collaborateurs avancèrent, mais au rythme de l'acteur, qui boitait. Un vieux monsieur serra chaleureusement la main du patron.

— Mr. Stoker, dit Irving en tournant la tête vers son assistant mais sans lâcher la main de l'autre : finissons cette soirée au plus vite. S'il vous plaît, allez me chercher mes habits. Quand vous les aurez, montez. Je serai à l'étage.

Stoker abandonna les deux hommes, traversa la salle et passa une porte. Quelques minutes plus tard, Irving récupérait ses affaires avant de faire les présentations :

— Mr. Stoker ? Voici Mr. Ford Madox Brown.

— Oh, notre futur décorateur en chef ! répondit l'Irlandais en s'inclinant.

Abraham Stoker se présenta à son tour, mais il prit assez vite congé de ses aînés. Le peintre et l'acteur parlaient de Tennyson, décédé une semaine plus tôt, et comme Stoker n'avait pas vraiment la tête à ce genre de conversation, il partit dîner avec les comédiens et les autres membres de l'équipe.

Ce soir-là, dans l'ancienne salle sous les combles, il y avait une vingtaine de personnes : des acteurs, des costumiers, et Mr. Loveday. Le régisseur invita Stoker à s'asseoir près de lui. L'administrateur prit place, sortit une paire de lunettes rondes et commanda l'un des deux plats proposés par la maison.

— Toutes mes félicitations, Mr. Stoker, dit Mr. Loveday.

L'Irlandais d'un mètre quatre-vingt-huit regarda le régisseur, curieux.

— Eh oui, tout à l'heure, sur scène, on y croyait ! Votre jeu progresse, vous aviez vraiment l'air gêné !

— Vous plaisantez, Mr. Loveday. Avec Irving, nous jouons ce numéro depuis mi-septembre. Les habitués ne sont pas dupes. Et puis, en trois semaines, j'ai pu me faire à l'exercice. Non, reprit-il, c'est surtout que j'ai du mal à me sentir bien en public. Ici, je suis une personnalité : soit on me présente, soit on me connaît déjà, mais cela ne signifie pas que je sois à l'aise.

— L'essentiel, c'est que le travail soit fait et bien fait, Mr. Stoker. Sans vos calculs d'horloger et vos petits soins pour Mr. Irving, plusieurs projets auraient tourné au fiasco. Le Lyceum est une affaire qui roule et nous ne pouvons que nous en réjouir !

Après le repas, le régisseur, qui devait rentrer chez lui, abandonna Stoker. L'Irlandais se rendit alors au bar avant de rejoindre la grande table du fond. Autour, on avait rapproché de petits guéridons, et disposé des chaises supplémentaires.

À sa gauche, Stoker reconnut de vieux amis d'Irving, tandis qu'en face, William Terriss discutait avec Florence Farr et un homme qu'il ne connaissait pas.

— Mr. Stoker, quel plaisir de vous revoir ! dit la comédienne.

— Le plaisir est partagé, répondit Stoker en levant son verre en direction des personnes qui l'entouraient.

— Alors, dites-nous, cher Bram, quel miracle agit en ce moment pour que nous ayons la chance de vous voir ici à une heure aussi tardive ?

Stoker était un peu déconcerté, car même s'il n'y venait pas tous les soirs, il fréquentait quand même cette salle plus souvent que Mrs Farr. Il supposa qu'elle devait être un peu saoule, et répondit :

— C'est vrai que le travail m'occupe beaucoup, mais mon médecin dit qu'il faut aussi que je détende mes nerfs.

— Il a bien raison. En tout cas, je suis sûr que votre prochain spectacle sera splendide, assura la comédienne. Moi, en ce moment, je ne joue pas : je voyage...

— Ah oui ? Et où cela ? Vous m'intriguez.

— En France, en Égypte...

L'homme de lettres savait à qui il avait affaire. Cette grande vedette était connue pour avoir tous les talents, mais il enviait surtout l'état d'esprit détaché qu'elle affichait. Il voulut répondre, mais l'actrice-compositrice-écrivaine-exploratrice changea de sujet et présenta Stoker à l'homme qui était à sa droite :

— Enchanté, Mr. Mathers, répondit poliment le Dublinois, un peu déstabilisé par la proximité et les petits yeux noirs de son nouvel interlocuteur.

— Joyeux anniversaire à votre troupe, Mr. Stoker. Mais pourquoi célébrer la 192^{ème} représentation plutôt que la 200^{ème} ? Cela aurait-il un lien avec l'année 1892 ? demanda Samuel Mathers.

Stoker ne savait pas s'il devait mettre cet inconnu dans la confidence. Il réfléchit : Mr. Mathers était un ami de Florence Farr... et celle-ci était amie avec Irving... Il répondit :

— Je vais vous dire, cher Mr. Mathers. Le plaisir d'un non-anniversaire, ce n'est pas de pouvoir annoncer une fête quand cela nous chante, mais de pouvoir le faire autant qu'on veut.

L'alcool commençait à parler. Voilà que Stoker s'exprimait avec la légèreté du Chapelier dans *Alice au Pays des merveilles*.

— Mr. Stoker est aussi auteur. Il écrit des histoires fantastiques, indiqua la comédienne à son ami.

— Vous m'intéressez, Mr. Stoker, dit Mathers.

La conversation stimula aussi l'écrivain, qui avait trouvé en Sam Mathers quelqu'un avec qui parler des difficultés qu'il rencontrait pour écrire sa pièce de théâtre. De fil en aiguille, leur discussion avait glissé vers l'hypnose et l'ésotérisme.

— Que diriez-vous de venir dîner avec Florence et moi, samedi, au Great Western Royal Hotel ? Il y a beaucoup de personnes que j'aimerais vous présenter, Mr. Stoker.

— Comme chacun sait, je suis très très occupé, mais si vos amis peuvent éclairer ma lanterne, ce serait avec plaisir !

Cela faisait bien une heure que Stoker discutait. À minuit, il sortit donc du théâtre et appela une voiture pour regagner son appartement et se coucher auprès de sa femme, qui dormait déjà.

Le lendemain matin, Stoker était à son bureau. Il organisait en tas les lettres que le Lyceum Theatre avait reçues : seize concernaient les comédiens, sept étaient adressées à Irving, trois étaient liées aux affaires du théâtre, et une seule était pour lui.

Stoker contourna son bureau, répartit les seize enveloppes dans les cases d'un grand meuble en bois, puis s'attela à répondre au courrier du patron. Certaines lettres étaient plus personnelles que d'autres, mais Irving avait insisté pour que son ami se charge de toute sa correspondance.

Ensuite, comme Irving avait affaire, Stoker dut accueillir les ouvriers chargés de poser les câbles nécessaires aux nouveaux chandeliers électriques. Seulement, il ne put superviser le travail que jusqu'à 11h40 car il devait ensuite déjeuner avec Bernard Partridge, sur Fleet Street.

Pour *Le Roi Lear*, en effet, Irving voulait que Partridge réalise de petites images à son effigie, que Stoker pourrait joindre aux réponses qu'il adressait à ses admirateurs. Le projet intéressa l'artiste, et les deux hommes convinrent de se revoir rapidement, cette fois en présence d'Irving. Stoker serra la main de leur collaborateur avant de repartir en sens inverse. À 14 heures, il y avait répétition générale.

Au Lyceum Theatre, les comédiens avaient décidé de reprendre le dernier acte d'*Henri VIII*. En homme passionné et méticuleux, Stoker resta debout, près de la scène. La mise en scène n'était pas son métier, mais son expérience était telle que les acteurs écoutaient ses conseils avec intérêt et respect.

Trois quarts d'heure après, les comédiens descendirent de scène, remplacés par Jonathan Harker, qui commençait à installer les décors du premier acte. Stoker félicita ses collègues avant de rejoindre les ouvriers dans l'autre salle. Les travaux étant terminés, l'homme à tout

faire allait pouvoir lire la lettre qu'il avait reçue avant de consacrer un peu de temps à la rédaction de sa pièce de théâtre.

Cela allait bientôt faire cinq ans, en effet, que Stoker avait commencé à écrire *The Un-Dead*. Pour ce projet, il avait accumulé beaucoup d'informations, et rédigé des dizaines de passages. Seulement, il ne savait pas comment organiser toute cette matière, et n'avait aucune idée de la façon dont il allait commencer son histoire. En tout cas, il pressentait que sa pièce pouvait avoir du succès, et cela permettrait peut-être aussi qu'Irving le regarde autrement...

Par ailleurs, l'affaire Jack l'Éventreur avait confirmé ses intuitions. Pour plaire au public, il faudrait raconter des faits divers, et multiplier les témoins. Toutefois, pour préserver la cohérence du récit, il devait également faire comprendre aux spectateurs que les événements sordides qu'il voulait raconter étaient le fait d'un seul et même personnage : un antagoniste qu'on adorerait détester parce que ses principes seraient aux antipodes des valeurs de la société. Ce serait un personnage égoïste et jouisseur. Il serait vieux, laid, malade et oisif, et il aurait des mœurs impures. Tout son être serait démoniaque, mais ce ne serait pas le diable lui-même, parce que ce personnage était passé de mode. Non, ce serait plutôt un vampire !

Les vampires étaient des créatures ennemies de Dieu, et des légendes racontaient qu'ils existaient vraiment ; mais ce ne serait pas un vampire comme les autres, un épouvantail servant de marchepied à un héros voué à triompher de lui. Ce serait un personnage à part entière. Ce serait même le personnage principal. Il serait le chef, le roi, le plus lointain ancêtre de son ignoble race, et le plus fort de tous ! Cependant, montrer sa force physique en le faisant accomplir des actions extraordinaires demanderait trop de travail au machiniste. Pour terrifier ses contemporains, Stoker devait être plus subtil. C'est la dégradation psychique et nerveuse des personnages qui attesterait de l'emprise que ce démon avait sur eux. Mais comment montrer tout cela sans recourir à la violence et au sexe ? Stoker se lissa la barbe. Une fois de plus, il butait. Pourvu que la lettre qu'il avait écrite à Gladstone porte ses fruits...

Après la 193^{ème} représentation, quand il eut fini de dîner, Stoker sortit du théâtre et commanda une voiture.

— À Durward Street s'il vous plaît.

— Dans le quartier de White Chapel ? demanda le cocher.

— Oui, oui.

— Oh ! Monsieur, vous savez ce qu'on dit... Si je puis me permettre, ces quartiers ne sont pas des plus fréquentables.

— Merci, cher Monsieur, mais vous n'avez rien à craindre, vraiment.

Stoker avait les nerfs à vif. Il avait besoin de partir au grand air, avec sa famille, mais il devait attendre le lancement du *Roi Lear*. Aussi s'évadait-il comme il pouvait. Dans les quartiers malfamés de l'East End, qu'il fréquentait depuis quelques mois, un premier double scotch, et ses obligations professionnelles devenaient secondaires ; un deuxième, et sa timidité disparaissait. En échange d'un grand verre de gin ou au prix de quelques pièces, son esprit vagabondait alors en écoutant des histoires d'artisans, de dockers, de fondeurs, de fileuses, d'accoucheuses ou de prostituées. Pour ne pas attirer l'attention sur lui, il ne sortait jamais de carnet pour prendre des notes ; mais ses habits, son embonpoint, son accent et sa générosité disaient assez qu'il n'était pas *cockney*. D'ailleurs, peu lui importait, c'était un travailleur convaincu : se mêler aux petites gens pour aller à la pêche aux idées lui convenait.

Enfin, comme avec Florence, ils ne faisaient plus l'amour depuis la naissance de leur fils, il n'était pas rare que, pour terminer la soirée, il s'aventure près des murs... Forniquer contre de l'argent, c'était la troisième étape, la dernière pilule à avaler dans la thérapie des bas-fonds qu'il s'était prescrite. Pour ce fervent protestant, en effet, boire avant de rôder près des filles de joie soulageait un peu sa conscience. Une prostituée l'avait accroché : il n'était pas vraiment responsable. L'acte qui venait ensuite était mécanique, même si les coups de reins qu'il s'appliquait à donner en quadragénaire encore vigoureux appelaient aussi, dans sa tête, des visions sinistres où se mêlaient coups de poing, lacérations, morsures.

Ces images ne lui plaisaient pas. Il voulait les chasser de son esprit mais il en était incapable. S'il avait pu rencontrer le non-mort dans cette rue, parler avec lui et apprendre à connaître son personnage, comme quand il discutait avec ces étrangers... Seulement, vouloir comprendre un démon, c'était accepter de l'accueillir en soi, et posséder cette femme dans ces lieux était peut-être ce qu'il pouvait faire de mieux pour se rapprocher de sa bête... Mais alors, pourquoi ses gants serraient-ils ce cou si fort ? Que faisait-il ? Qu'avait-il fait ? Non, c'était impossible ! Ce n'était pas lui qui venait d'étrangler cette femme ; elle ne faisait que dormir. La tête lui tournait. Il devenait fou. Il avait tué. Il s'était damné !

Stoker inspira pour réanimer son corps, remonta son pantalon et reprit le chemin de chez lui avec l'impression d'avancer à côté de lui-même. Cette fois-là, il n'appela pas de voiture. Trois heures de marche

le séparaient de son appartement, mais il ne réfléchit pas et rentra, ivre, dans l'air glacial de la nuit.

Le lendemain, Stoker s'acquitta de ses tâches, mais sans avoir l'esprit à ce qu'il faisait. Le sentiment de culpabilité le rongait, et il n'était plus que l'ombre de lui-même. En même temps, il ne pouvait pas changer le passé : il avait trop bu, c'était donc un accident. Et puis, la vie continuait. Il devait avancer. Ainsi, la soirée dont Mr. Mathers lui avait parlé l'avant-veille lui permettrait peut-être de se changer les idées. Il y rencontrerait de nouvelles personnes... pour le protéger si la police découvrait son crime... et pour en apprendre plus sur les sciences qui formaient la trame occulte de son histoire...

19h50. Les chevaux s'étaient arrêtés sur Praed Street, non loin de Hyde Park.

En Macintosh et la tête couverte d'un épais chapeau melon, le portier de l'hôtel s'avança et accueillit Stoker, qui descendit de voiture avant de jeter un coup d'œil rapide à l'hôtel.

Le Great Western Royal Hotel était un bâtiment imposant construit sur la ligne de chemin de fer de Paddington, la plus ancienne gare de Westminster. Les deux tours qui ornaient sa façade rappelaient les tableaux disposés près de la Tamise pour montrer ce à quoi le Tower Bridge devrait ressembler une fois les travaux finis.

L'Irlandais entra et s'annonça à la réception.

— Mr. Stoker, veuillez me suivre, je vous prie, dit un employé dans un costume au moins aussi élégant que le sien.

Stoker suivit son hôte, qui le conduisit jusqu'à un ascenseur. L'écrivain salua le liftier, qui lui rendit ses respects avant de mouliner le pédalier qui remettait en marche le moteur de l'ascenseur.

Stoker arriva alors dans une vaste pièce, au second étage. Le mur du fond disposait d'une grande verrière, qui reflétait l'intérieur de la salle à cause de la nuit. Dans la partie gauche, un quintette jouait une musique d'ambiance. Le réceptionniste consulta un collègue avant de conduire Stoker à la table n° 23, où l'attendaient trois autres convives.

À côté de Mr. Mathers, l'auteur reconnut Mrs Farr sous un chapeau garni de plumes et de dentelles, et son ami l'écrivain Hall Cain. En homme introverti, le Dublinois fut rassuré de partager la table avec des connaissances, mais il avait déjà entretenu Cain au sujet de *The Un-Dead*. Aussi espérait-il rencontrer de nouvelles personnes au cours de la soirée.

Stoker s'assit, salua les messieurs et présenta ses hommages à Mrs Farr.

Le repas se déroula à merveille. Le velouté de potimarron aux chanterelles et le tartare de bar au gingembre avaient été délicieux. La gelée de raisin serait sûrement excellente !

— Mr. Stoker ? dit Mr. Mathers en se levant en même temps que Mrs Farr et Hall Cain. Veuillez nous excuser, nous avons une petite affaire à régler. Rien de grave, rassurez-vous. Finissez tranquillement votre plat, nous n'en avons pas pour longtemps.

— Euh... oui, bien sûr ! bredouilla Stoker. Je ne partirai pas d'ici, ajouta-t-il avec un sourire qui se voulait complice alors même qu'il ignorait pourquoi ses trois compagnons l'abandonnaient.

Stoker continua à manger, en bougeant gentiment la tête au rythme de la musique. Il se surprit à apprécier le moment. Avait-il le droit de s'amuser après ce qu'il avait fait ?

D'autres personnes quittèrent la pièce, comme si tout le monde s'était donné le mot pour s'éclipser au même moment. Stoker regarda autour de lui : une dizaine de personnes étaient dans la même situation, parmi lesquelles il reconnut Genevieve Ward, une ancienne actrice qu'il croisait souvent au Lyceum.

Après quelques minutes, deux grandes portes s'ouvrirent dans le fond de la salle, et un homme et une femme firent leur apparition. La musique s'arrêta.

— Venez, approchez-vous, chers invités !

Les deux individus étaient habillés comme des hauts dignitaires de l'Égypte ancienne. La femme portait une tunique et une espèce de mitre ornée d'un uræus doré. L'homme, quant à lui, avait une toge, et il était coiffé d'un némès argenté rayé de bandes noires.

Comme personne d'autre n'était déguisé, Stoker était perplexe. À quel genre de soirée l'avait-on invité ?

Ces personnes lui disaient quelque chose, mais il n'était pas sûr de les reconnaître... Mais oui, c'était ses amis ! Derrière leurs costumes, Sam Mathers et Florence Farr étaient presque méconnaissables ! Rassuré, et même flatté que ses camarades de table animent la fête, Stoker joua le jeu et s'avança vers leurs hôtes, une flûte de champagne à la main.

Mathers reprit :

— Nous espérons que le repas vous a plu et que vous n'avez pas mal pris le fait d'avoir été laissés seuls un instant. Avec vos amis, qui vous attendent dans une autre pièce, nous vous avons réservé une surprise. Veuillez nous suivre, s'il vous plaît.

Les invités passèrent la double porte en échangeant quelques mots avant de descendre une série d'escaliers.

Ils arrivèrent alors dans une nouvelle salle, étroite mais profonde, qui donnait sur un autel en marbre. Au milieu de cette salle était installée une grande table en bois, au centre de laquelle était posée une énorme bougie blanche.

Les organisateurs avaient peut-être choisi cette pièce pour la hauteur sous plafond. Derrière l'espèce de temple, en effet, un objet de grande taille, recouvert d'un drap, semblait maintenu par deux colonnes. Sûrement une statue ou quelque invention extraordinaire ! Chaque invité y allait de sa supposition.

Sam Mathers et Mrs Farr traversèrent la pièce et vinrent se placer devant les marches qui montaient vers l'autel.

Stoker, Mrs Ward et les autres regardèrent autour d'eux. Des individus en toge noire étaient alignés le long des murs. Plus haut, les convives qui avaient quitté leur table dix minutes plus tôt se tenaient debout, immobiles, dans trois rangées de minces gradins. Ces personnes semblaient représenter une partie de ce que la bonne société londonienne comptait de gens émérites et puissants. Dans l'assistance, l'Irlandais reconnut effectivement Archibald Primrose, secrétaire d'État aux Affaires étrangères ; mais aussi des scientifiques et des artistes. Ses yeux rencontrèrent à nouveau le crâne dégarni de Hall Cain, mais il vit aussi son jeune ami Arthur Machen, lui aussi passionné d'histoires fantastiques, le chimiste James Dewar, et même son compatriote, le poète et homme de théâtre John Todhunter.

Florence Farr prit la parole et ordonna aux toges noires de brûler de l'encens. Les individus masqués avancèrent d'un pas, et tendirent le bras pour allumer à la bougie centrale de longs cierges dorés avec lesquels ils embrasèrent les petits tas d'herbes qui surmontaient les encensoirs installés près de la bougie.

Une fumée épaisse et blanche s'éleva rapidement dans l'air, et les toges noires se retirèrent, marchant sur les gouttes de cire que les cierges toujours allumés répandaient sur le sol.

Derrière l'autel, une nouvelle silhouette apparut. Amusé par les décors et les mécanismes que ce drôle de club utilisait pour sa mise en scène, Stoker se demanda à quel machiniste les organisateurs avaient fait appel pour que ce mage d'opérette fasse une entrée si réussie.

L'homme au chapeau pointu commença :

— Bienvenue à tous ! Je suis le grand prêtre, William Wynn Westcott. Bienvenue dans la loge Isis-Urania, de la société rosicrucienne de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée.

Derrière l'autel, à travers la fumée, Wynn avait un aspect fantomatique.

— Si vous êtes ici ce soir, reprit le mage, c'est que vous occupez tous des places honorables dans la société. Naissance, chance, travail et relations vous ont installés à des sommets où les plaisirs sont accessibles et nombreux, mais êtes-vous pleinement satisfaits de vos vies ? Ne vous est-il jamais arrivé de sentir qu'il existait quelque chose de plus grand que les mondanités ? Quelque chose de plus précieux que la richesse ? Des secrets surpassant en sagesse les raisonnements scientifiques les plus élégants ? L'Aube dorée détient ces secrets.

Dans les gradins, les initiés marquèrent leur approbation en faisant d'étranges signes avec les mains. Wynn continua :

— Voilà pourquoi, ce soir, notre confrérie s'apprête à partager avec vous un peu de sa lumière ; mais avant d'accomplir le rituel, tâchez de vous mettre à l'aise !

Les toges noires revinrent dans la pièce, chacun tenant un verre à la main. Stoker remercia la personne qui lui remit le sien. C'était de l'absinthe. L'Irlandais y avait déjà goûté. Les convives étaient contents. Les efforts qu'on déployait pour les immerger dans un monde fait de petites attentions et de mystères les excitaient.

— Pardonnez-moi, sir. Je... Je suis Abraham Stoker. J'écris, j'administre le Lyceum Theatre et j'assiste Henry Irving dans ses tâches, dit l'Irlandais au gentleman sur les pieds duquel il venait de marcher.

— Enchanté, Mr. Stoker. Arminius Vambery, géographe, folkloriste, professeur à l'université de Budapest, et membre de l'Académie hongroise des Sciences.

— Enchanté, professeur Vambery, répondit Stoker.

— Je vous en prie, Mr. Stoker, appelez-moi Armin... Alors comme ça, vous écrivez aussi ? Mais dans quel genre ?

C'était providentiel : Mr. Vambery correspondait au genre de personnes que Stoker espérait rencontrer. Le Dublinois lui parla donc de sa pièce, il lui dit qu'il avait consulté tous les ouvrages que feu Richard Burton lui avait indiqués, mais qu'il était maintenant au point mort, ne sachant où chercher pour donner du relief à son vampire.

Wynn reprit :

— Ce soir, pour lever un pan du voile qui recouvre le grand mystère de la Vie et de la Mort, l'Aube dorée se propose de partager avec vous une partie de l'enseignement d'Anna Sprengel.

Malgré le ton sérieux du gourou, les convives accueillirent ses paroles avec amusement.

Comme les autres, Stoker supposa que le clou de cette étrange soirée viendrait quand le mage aurait tiré sur le grand drap recouvrant la structure. L'écrivain pariait sur une statue, mais il était incapable de réfléchir plus : les sons, les formes et les couleurs dansaient de plus en

plus vivement autour de lui. Pourtant, quand Wynn tira sur le drap, le spectacle auquel les convives assistèrent montra que, malgré l'absinthe et les drogues qu'ils étaient peut-être aussi en train de respirer, tous avaient les idées assez claires pour mesurer l'horreur de ce qu'on leur mettait sous les yeux.

Plusieurs verres à bulle éclatèrent. On hurla. Des invités se retournèrent pour vomir. Tous reculèrent, cherchant à fuir, mais les toges noires s'étaient massées devant les portes pour les empêcher de sortir.

Une chauve-souris géante était enchaînée aux colonnes.

— *Desmodus rotundus*. Cet animal nous vient du Brésil, expliqua Wynn.

— J'ai déjà entendu parler de ces animaux, mais aucun ouvrage n'a jamais mentionné une taille pareille ! bredouilla Armin, livide.

Stoker non plus n'en croyait pas ses yeux. La créature faisait au moins trois mètres cinquante ! Comment l'avait-on capturée ? Existait-il d'autres spécimens, au Brésil ou ailleurs ?

Malgré son gigantisme, la bête faisait peine à voir. Ses ailes avaient été trouées pour y passer une corde, et son cou était entravé par une chaîne en argent. De temps à autre, l'animal poussait des cris et se débattait, ce qui agrandissait les entailles qu'on avait faites dans ses ailes.

Wynn déclara :

— Cette créature est un don du Grand Esprit, créateur de toutes choses. Dans son *Codex*, la très sage Anna Sprengel a révélé que le dieu Anubis a envoyé certains animaux sur Terre pour sauver l'espèce humaine. Cette chauve-souris fait partie de ces merveilles. N'en soyez pas dégoûtés, mais adorez-la comme une offrande à immoler à la Lumière, à l'Amour et à la Vie. Aussi, pour achever votre initiation et communier avec vos pairs qui vous regardent, chers invités, venez à cet autel accomplir le rituel à votre tour, dit le gourou en levant une dague étincelante au-dessus de sa tête.

Wynn expliqua alors que chacun devait formuler un vœu, audible par tous, avant de poignarder la bête. Pour encourager les néophytes, leurs amis tapèrent du pied dans les gradins, pendant que les toges noires, qui se donnaient la main, les faisaient avancer. Visiblement séduits par les paroles du mage, certains convives se placèrent d'eux-mêmes en tête de cortège.

Wynn présenta le kriss à un jeune homme :

— Je veux regagner le cœur de Lady Margaret, cria le gentleman avant d'abattre le coutelas dans un flanc de l'animal.

Le cri poussé par la chauve-souris n'eut rien de commun avec les gémissements qu'on entendait jusqu'à présent.

Un autre invité zélé monta à l'autel. C'était une demoiselle, dont les cheveux blonds tombaient en boucles sur les épaules. Elle s'empara du kriss et dit :

— Je veux que le vieil oncle Renfield revienne sur son testament et qu'il indique qu'à sa mort, son manoir ira à ma mère !

La file avançait. Stoker voulait passer son tour. Même s'il adorait les légendes, il voyait ce rituel comme une mascarade jouée par des personnages cruels. Jamais Dieu n'aurait approuvé la mise à mort d'un être vivant. Et puis, l'idée de révéler son vœu en public le terrorisait. Il ne pouvait pas dire devant tout le monde qu'il fréquentait les prostituées, qu'il avait tué l'une d'elles et qu'il voulait tout oublier. Seulement, il était trop tard, le piège s'était refermé, comme ses doigts sur le poignard de Wynn. Ne pouvant plus reculer, Stoker fit un quart de tour et proféra d'une voix forte :

— Je veux... je veux être l'égal d'Homère. Je veux écrire une œuvre sur laquelle le temps n'aura pas de prise. Je veux donner naissance à un personnage dont le nom retentira pour des siècles et des siècles !

Stoker n'en revenait pas. Il avait parlé sans réfléchir, mais le naturel avec lequel il avait exprimé son vœu le convainquit assez pour lui donner le courage de frapper. Du sang lui gicla dans la bouche et les yeux.

Après le rituel, les convives sortirent du bâtiment en silence et se dispersèrent sur le parvis. Dans cette partie de Londres où l'on avait installé des réverbères au gaz, la rue était assez éclairée pour que les clients de l'hôtel puissent rejoindre facilement les voitures qui stationnaient le long du trottoir.

Stoker, lui, n'avait pas de cocher personnel. Aussi adressa-t-il des au revoir gênés aux autres invités quand il crut apercevoir Armin sous son haut-de-forme, une pipe dans une main, l'autre reposant sur une sacoche portée en bandoulière.

Au début, à cause de la fatigue et de l'expérience traumatisante qu'ils venaient de vivre, la conversation fut difficile, mais les deux hommes, qui voulaient continuer à discuter, passèrent outre ces difficultés.

Après quelques minutes, le professeur proposa de retourner à l'hôtel. Il voulait revenir dans la pièce où ils avaient dîné pour mieux observer les objets exposés dans les vitrines. Certains artefacts avaient retenu sa curiosité, mais le déroulement de la soirée l'avait empêché

de les examiner. Stoker ne voyait pas à quoi l'autre faisait référence, mais il accepta.

Pour éviter de s'exposer à des poursuites judiciaires, les deux hommes louèrent deux chambres différentes ; et dix minutes plus tard, ils étaient de retour dans la grande salle de réception.

Armin essayait de crocheter la serrure de l'une des vitrines pendant que Stoker déblâterait au sujet de son vampire.

— Regardez du côté d'Emily Gerard, répondit le professeur en inspectant une espèce de broche, grande comme la paume de sa main.

L'objet était constitué d'une forme ressemblant à un cœur, entourée d'un épais filament d'argent. Devant, un petit papier plié indiquait : « 1548 – Rose-Croix ».

— Cette Emily Gerard est-elle historienne ? Romancière ?

— Je ne sais, Mr. Stoker. Tout ce que je puis dire, c'est que ses obligations l'ont conduite à voyager en Roumanie, et qu'elle a constitué une documentation très solide sur la Transylvanie.

— Je jetterai un coup d'œil, promit l'écrivain en notant la référence dans son carnet. Seulement, reprit-il, j'ai déjà entendu beaucoup de légendes autour des mâcheurs. Ce qu'il me faudrait, c'est un personnage historique, un roi ou un chevalier sanguinaire...

Vambéry semblait fasciné. Il venait de s'apercevoir que les segments de la broche pouvaient se déplier, permettant à l'objet de prendre une autre forme.

— Je ne sais, Mr. Stoker, répéta l'érudit en repliant la rose pour lui redonner sa forme d'origine, il y en a tellement ! Attila, Gengis Khan, Gilles de Rais... Mais pour rester en Transylvanie, renseignez-vous sur Vlad III Basarab. Les Roumains surnommaient ce prince *Țepeș*, c'est-à-dire « l'Empaleur » ; et Draculea, « le Dragon » ou « le fils du Diable ».

Stoker consigna soigneusement ces informations. Quand il releva la tête, il vit Armin porter son attention sur un autre objet : une espèce de coffre en bois.

Plusieurs tuyaux en cuivre entouraient l'objet, et le panneau avant présentait deux cadrans, un grand et un petit, où figuraient une série de chiffres. L'appareil était aussi muni d'une sorte de griffe, et la petite légende disait : « 1892 – William Crookes ».

— Mr. Stoker, approchez s'il vous plaît... Est-ce que vous entendez ?

À chaque fois qu'Armin passait devant le coffret, la machine semblait effectivement émettre un cliquetis.

— C'est curieux. Est-ce que vous avez une pierre d'aimant sur vous ? demanda Stoker.

— Non, pas d'aimant. Mais, oui, j'ai des cailloux... ramenés de l'université de Bulgarie. Je les avais emportés pour les faire expertiser ici, à Londres. Un collègue pense que certaines de ces pierres n'ont pas encore été répertoriées.

Armin sortit les roches de sa sacoche et les passa devant la machine, espérant identifier celle avec laquelle l'appareil réagissait.

— Visiblement, vous l'avez trouvée ! dit Stoker.

En présence du caillou, le son s'était intensifié, mais le mécanisme semblait buter, comme si la machine manquait de puissance. Stoker prit alors la pierre et la déplaça à divers endroits avant de comprendre qu'il devait mettre le caillou entre les griffes de l'appareil.

Derrière les cadrans, les rouleaux défilèrent dans un bruit de crécelle. Une seconde après, le rectangle central affichait 16|10|1892 ; tandis que le second indiquait 01|34.

— Formidable ! Après la montre, le calendrier à quartz ! s'exclama Armin.

Stoker aussi était impressionné, mais les années qu'il avait passées à étudier les sciences à l'université de Dublin lui faisaient penser que la machine possédait sans doute un deuxième mécanisme.

— Ces deux tubes ont aussi un rôle à jouer, déclara-t-il en montrant l'arrière de la machine. Je dirais que le premier sert à accueillir le combustible, et que le second permet à la vapeur de s'échapper.

— Un calendrier à vapeur ! répondit Armin, émerveillé.

— Il vous reste du tabac ?

Le professeur comprit. Il sortit sa boîte d'Old Briar et versa une bonne pincée de tabac dans le premier tuyau avant d'approcher une allumette de l'extrémité évasée.

— Il se passe quelque chose, regardez !

Un autre mécanisme semblait s'être activé. Stoker avait vu juste : le deuxième tuyau commençait à fumer.

— La machine possède peut-être deux sources d'énergie, suggéra Vambéry : soit elle fonctionne avec une pierre, soit elle marche avec un combustible.

Pour Stoker, cela ne tenait pas debout. Pourquoi doter l'appareil d'un moteur à combustion si un quartz, si rare soit-il, suffisait à mettre l'engin en route ?

Ne trouvant pas d'autres mécanismes, Stoker s'intéressa alors aux petits chiffres, dans les cadrans, et fit tourner l'un d'eux : 01|34 devint 11|34.

Soudain, une intense lumière pénétra dans la salle. Les deux hommes se regardèrent, interdits. Stoker porta son index à ses lèvres.

Il venait de se brûler, mais cela avait peu d'importance comparé à leur découverte. Le jour s'était levé : Armin et lui venaient d'accélérer le temps !

Les deux hommes fixaient l'appareil. Si l'engin pouvait avancer le temps, sans doute permettait-il aussi de retourner dans le passé. L'écrivain avait donc peut-être une chance d'annuler son meurtre.

— Et si nous revenions quelques heures en arrière, avant que cette horrible soirée n'ait lieu, Mr. Stoker ?

L'idée était excellente. Seulement, Stoker ne se voyait pas expliquer pourquoi il aimerait mieux remonter le temps jusqu'à vendredi soir. De la même manière qu'il n'avait pu dire devant tout le monde qu'il avait tué quelqu'un, il ne pouvait programmer la machine à la date du 14 octobre sans en expliquer la raison. Et puis, si sa vie reprenait son cours normal, quelle garantie aurait-il concernant sa santé mentale ? La démence reviendrait-elle pour l'entraîner à nouveau sur la pente du crime ? Réussirait-il à écrire le chef-d'œuvre qu'il voulait sans sombrer dans la folie ? En fait, peut-être que ce n'était pas dans le passé qu'il devait voyager, mais dans le futur ! En avançant dans le temps, il pourrait effectivement vérifier si son œuvre allait connaître le succès, ou si toute cette cérémonie n'était que du vent. De là, il saurait s'il lui faudrait revenir dans le passé pour seulement réparer son meurtre, ou s'il devrait aussi renoncer à cette soirée à l'hôtel.

— À quoi pensez-vous, Mr. Stoker ?

— Que vous avez raison. Revenons quelques heures en arrière, professeur. Dans un instant, vous et moi sortirons d'ici, et rien de tout ce que nous avons vécu ce soir ne se sera produit.

— Avec plaisir, Mr. Stoker, mais attention : si nous savons comment faire fonctionner la machine, nous ignorons les effets d'un tel voyage sur notre mémoire. Une fois dans le passé, nous serons peut-être redevenus des étrangers l'un pour l'autre...

Stoker nota deux fois la même phrase dans son carnet, puis donna l'un des feuillets au professeur, qui put lire : « *Ne jamais revenir au Great Western Royal Hotel* ». Armin hocha la tête en guise d'approbation. Stoker gratta alors le petit cadran des heures, en même temps qu'il passa discrètement son poignet sur le grand cadran des jours, et le ciel s'assombrit de nouveau...

— Vous savez qui je suis... Mr. Vambéry ?

— Absolument, Mr. Stoker. Notre mémoire est intacte ! répondit Armin en déchirant, non sans plaisir, le petit papier que l'autre venait de lui donner.

Sans plus attendre, Stoker donna un coup sec sur la pierre pour la séparer de la machine.

— Eh bien, cher professeur, je suis ravi de vous annoncer que notre tour de magie a réussi. Nous avons lié connaissance avant même de nous être rencontrés, et ni vous ni moi n'avons jamais vu de chauve-souris géante !

Stoker prétendit ensuite qu'il allait se débarrasser de la machine, à quoi Armin ne trouva rien à redire, trop content de pouvoir effacer le cauchemar qu'ils venaient de vivre. L'érudit hongrois vida donc sa sacoche pour la donner à Stoker, qui y glissa la machine et la pierre encore chaude. Les deux hommes promirent de se donner des nouvelles, et ils sortirent de l'hôtel.

Stoker rentra chez lui à pied. Même s'il regrettait d'avoir privé Armin de la possibilité de fuir l'Aube dorée, sur le chemin, il ne put s'empêcher de sourire en pensant à la tête que ferait ce gentleman quand, en se réveillant, il découvrirait qu'en fait, Stoker les avait fait avancer d'un jour.

Lundi matin, à son bureau, au premier étage du théâtre, Stoker n'en croyait pas ses yeux. Gladstone lui avait répondu, et sa requête visant à ne pas censurer sa pièce était acceptée ! Avec les conseils bibliographiques d'Armin et le soutien du Premier ministre, désormais, plus rien ne pourrait l'empêcher de continuer *The Un-Dead* ! Seulement, cette œuvre lui permettrait-elle de passer à la postérité ? Pour en avoir le cœur net, en rentrant chez lui, Stoker projeta d'utiliser la machine de Crookes et de voyager le plus loin possible dans le temps. Sur ces considérations, l'écrivain descendit les escaliers et demanda à Arthur de lui acheter deux boîtes d'Old Briar et un paquet d'allumettes.

Le soir, après la représentation, Stoker regagna son appartement. Pour ne pas réveiller sa famille, il monta à son bureau sur la pointe des pieds et s'installa à sa table de travail. Toujours avec beaucoup de discrétion, il prépara la machine et s'apprêta à voyager en 2892 quand il fut pris de doutes. Si son nom retentissait encore dans mille ans, sa renommée ne serait plus à prouver. Seulement, vérifier l'influence d'un récit sur une société donnée relevait presque de l'impossible. Comment Homère aurait-il fait pour examiner, dix siècles après, l'impact de ses histoires ? Dans l'Antiquité, on sculptait des bas-reliefs, on érigeait des statues. Aujourd'hui, on faisait encore des statues, mais c'était surtout les livres et les tableaux qui dominaient. Que devrait-il donc chercher en 2892 ? D'ailleurs, les gens parleraient-ils encore la même langue ? Il y avait fort à parier que non. Stoker dut se rendre à

l'évidence : l'idée de voyager dans le temps pour vérifier la postérité de son œuvre ne tenait pas la route.

Les yeux rivés sur la machine, il était à deux doigts de retourner dans le passé pour tout effacer quand une nouvelle pensée le retint : s'il n'avait pas participé à la sinistre soirée donnée par l'Aube dorée, Gladstone aurait-il accepté d'intercéder en sa faveur ? Avec tout le monde qui se trouvait à l'hôtel, le Premier ministre avait forcément eu vent de la présence de Stoker...

Il réfléchit : si cela faisait cinq ans qu'il planchait sur *The Un-Dead*, cinq ans de plus devraient suffire pour y mettre un point final... C'était décidé : il allait voyager en 1897. Ce serait bien assez pour vérifier l'accueil fait à sa pièce. Il se rapprocha donc de la machine, humecta le bout de ses doigts, et déplaça les chiffres dans les cadrans.

18 octobre 1897, 15 heures.

— Florence ? Irving Noël ? Vous êtes là... ?

Pas un bruit. L'appartement était vide. Si elle n'avait pas changé ses habitudes, sa femme devait être à une réunion syndicale, tandis que son fils était... à l'université ! Après tout, en 1897, le petit aurait dix-huit ans. Stoker rangea machine et accessoires, remit sa veste et sortit.

Dehors, il rejoignit King's Road puis appela un fiacre.

— Chez Hatchards, voulez-vous.

Si *The Un-Dead* avait plu, sa pièce avait été publiée, et la librairie la plus prestigieuse de Londres devait sûrement en avoir quelques exemplaires.

Dix minutes plus tard, Stoker était sur Piccadilly Street. Le cocher l'avait déposé quelques mètres avant la boutique. La rue était toujours aussi sonore, et les trottoirs, toujours aussi empruntés. Stoker poussa la porte du commerce. Watkins le reconnut aussitôt.

— Eh bien, quelle surprise ! Cela fait un moment que l'on ne vous a pas vu, sir.

— Oui, j'ai été très occupé ces derniers temps.

— Oh, j'imagine ! avec toute l'effervescence autour de votre *Dracula*...

— *Dracula* ? interrogea Stoker avant de comprendre. Euh, oui. Écrire cette pièce a demandé beaucoup de sacrifices...

— Cette pièce ? répéta le libraire. Monsieur devrait peut-être prendre aussi le temps de se reposer...

Sentant que sa remarque pouvait être mal interprétée, Watkins ajouta :

— Veuillez m'excuser, sir, ce n'était que le conseil spontané d'un admirateur. Aussi, dites-moi comment je puis vous aider ?

— Ne vous en faites pas, Mr. Watkins. Je venais justement acheter un exemplaire de *Dracula*.

Malgré l'incongruité de la demande, le libraire ne dit rien. Une minute après, il revint avec un gros livre jaune et rouge.

— L'édition est superbe. Constable & Company a fait un travail remarquable.

— Oui, nous avons fait les bons choix, répondit Stoker d'une voix qui lui parut étrange.

L'écrivain était contrarié. Il avait bouclé *The Un-Dead*, et c'était visiblement un succès commercial ; mais il avait signé un roman. Pourquoi ? Adapter *Dracula* en pièce de théâtre, comme il l'avait voulu au début, avait-il encore du sens ? Le Dublinois avait-il encore le droit d'espérer briller aux yeux d'Irving en lui confiant le rôle du vampire ? Pour le savoir, il reprit un cab, direction le théâtre.

— Eh bien, Mr. Stoker ? Que faites-vous là ? Je vous croyais dans votre bureau, dit Irving.

— Euh, oui, pardonnez-moi, répondit l'écrivain, dont l'intuition le sommat de se presser s'il ne voulait pas rencontrer son double. Voici *Dracula*, peut-être mon travail le plus abouti. J'aimerais que vous le lisiez. Je crois que le Lyceum gagnerait beaucoup à l'adapter.

— Vous voyez bien que je suis en pleine répétition. Et puis, je vous l'ai déjà dit, c'est une horreur, ne m'en parlez plus, Mr. Stoker.

Ces paroles agirent comme si on lui avait enfoncé un pieu dans le cœur. Rien de ce qu'il avait imaginé ne s'était passé comme prévu : il n'avait jamais écrit de pièce de théâtre ; vérifier sa postérité était impossible ; et Irving détestait son histoire ! Si sa vie perdait une partie de son sens, Stoker pouvait cependant encore sauver son âme. À présent, plus rien ne le retenait pour retourner dans le passé, conjurer son meurtre, et s'empêcher d'assister à la réunion morbide de l'Aube dorée.

Pour sauver les apparences, l'écrivain s'excusa auprès d'Irving et des autres comédiens, et fit mine de regagner son bureau. En réalité, il s'approcha seulement de la pièce pour vérifier par l'entrebâillement de la porte si une autre version de lui-même était en train de travailler. Comme il n'y avait personne, il retourna à son appartement, rassuré ; trouva une excuse pour expliquer à sa femme pourquoi il rentrait plus tôt que prévu ; et regagna sa salle de travail.

Jusqu'à présent, il avait exclusivement voyagé dans le futur. Aussi ne put-il s'empêcher de repenser aux paroles d'Armin, qui l'avait mis en garde contre les voyages dans le passé. Alors, pour être sûr de ne pas oublier ce qu'il devrait faire après avoir remonté le temps, Stoker rédigea une note inspirée de la dernière lettre qu'il avait reçue.

À présent, tout était en place. Il mit ses doigts sur sa langue et régla les cadrans...

Jeudi 13 octobre 1892, 05h30.

— Bram ? Tu travailles déjà ? J'espère au moins que tu as dormi. Je ne t'ai pas entendu te lever...

Comme Stoker ne répondait pas, sa femme continua :

— Ne t'en fais pas : tu vas réussir à l'écrire, cette pièce de théâtre. Par contre, tu te souviens de ce qu'on avait dit concernant le tabac...

Elle referma la porte.

Stoker non plus ne comprenait pas ce qu'il faisait, assis à sa table de travail, dans cette pièce remplie de fumée. Déboussolé, il porta les mains à son visage quand il fit tomber un papier. De plus en plus déconcerté, il ramassa le feuillet, et lut :

Cher Bram,

Ne te rends jamais plus à White Chapel. L'erreur est humaine, et tant qu'on n'entretient pas ses fautes, le Seigneur peut tout pardonner.

N'accepte pas non plus d'invitation de Mrs Farr ou de Mr. Mathers : ces gens font le mal.

Prends soin de toi, de tes amis, et de ta petite famille.

Maman, pour l'éternité

S'il avait bien l'impression d'entendre la voix de sa mère, Stoker ne reconnaissait que trop sa propre écriture. D'ailleurs, comment sa mère aurait-elle pu savoir pour ses escapades nocturnes ? Il ne comprenait pas tout, mais une chose était sûre : fréquenter l'East End ou rester au Lyceum pour boire un coup après ses journées de travail n'était pas une bonne idée. Ces habitudes l'avaient effectivement éloigné de sa famille, et il était en train d'y laisser sa santé.

Le soir, après la 192^{ème} représentation d'*Henri VIII*, Stoker frappa à la porte du bureau d'Irving mais entra sans attendre. Le comédien récupéra ses vêtements avant de faire les présentations :

— Mr. Stoker ? Voici le peintre, Mr. Ford Madox Brown.

— Oh, notre futur décorateur en chef ! répondit le Dublois en s'inclinant.

Stoker se présenta à son tour, puis resta à discuter. Le mot qu'il avait lu à l'aube lui avait permis de relativiser, et ses inquiétudes concernant sa pièce s'étaient apaisées. Et puis, comment celui qui rêvait de signer l'œuvre la plus effrayante de tous les temps aurait-il pu bafouer le souvenir de Tennyson, le plus grand poète de son époque ? Avant de rentrer chez lui, Stoker écouta donc de bon cœur les

anecdotes que le peintre et l'acteur racontèrent au sujet de leur ancien collaborateur et ami, dont la gloire tenait en partie au fait de n'avoir jamais cessé de chanter la supériorité de l'amour sur le temps qui passe.

© David Bensaïd 2024

J'ai 36 ans et je suis professeur de français. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été attiré par le surnaturel, les mondes imaginaires et les vampires. Comme beaucoup d'enfants, je dessinais souvent des monstres. Né en 1987, j'appartiens à une génération qui a grandi avec les séries, les dessins animés, les janimations et les films fantastiques, et mon imagination est en partie tributaire de toutes les productions qu'on trouvait dans les années 1990 et 2000. Tout récemment, j'ai compris que l'écriture était peut-être ce que j'aimais le plus. En littérature de l'imaginaire, mes auteurs favoris sont Ray Bradbury et Richard Matheson et je voue une grande admiration au réalisateur John Carpenter. En ce qui concerne les vampires, les œuvres qui m'ont le plus marqué sont Entretien avec un vampire (le roman et le film), l'adaptation de Dracula par Coppola, les univers d'Underworld et de Twilight, le film Morse, mais aussi les séries Buffy contre les vampires et True Blood.



Le décrocheur

Raymond Iss

Un personnage taillé à coup de serpe, un récit à la première personne, direct et vivant, avec les mots et les sentiments du personnage central. Une utopie qui tourne à la dystopie... Une promenade dans un monde proche, peut-être ; avec un guide qui nous fait découvrir son quotidien, et la chute... brutale... où tout se rompt. Il ne faut pas trop tirer sur la corde...

Didier Turckx, membre du jury 2023

EH OUI, C'EST MON MÉTIER ! On pourra dire, *c'était*, car les clients se font rares, de plus en plus rares... Un peu spécial comme boulot. Je n'en parle jamais. D'ailleurs, même dans ma famille, on ne sait pas exactement ce que je fabrique. Quand on me le demande, je réponds que je travaille dans les services sociaux.

Je suis un peu comme le bourreau autrefois : indispensable, mais infréquentable.

Quand elle m'a dit un jour :

— Tu connais plein d'anecdotes, tu devrais les écrire : *Souvenirs d'un décrocheur* !

— Alors là, je t'arrête tout de suite. Moi, l'écriture, c'est pas mon truc. J'ai toujours été nul en rédac. Je me suis d'ailleurs fait rétamé au bac à cause de ça !

Je ne suis même pas allé jusque là. Mais je n'ai pas osé lui dire. J'avais un peu honte. Elle qui doit avoir au moins bac plus cinq ! En fait, on m'a viré en seconde. *Élève décrocheur* : écrit noir sur blanc sur mon bulletin du premier trimestre. Et si je rajoute que je jouais au pendu pendant les cours de maths, personne ne me croira !

Plutôt que d'écrire, je préfère vous les raconter comme ça, mes souvenirs : brut de décoffrage, avec mes mots à moi.

Mon premier client ?

Le téléphone sonne. Mon chef décroche.

— C'est pour toi, qu'il me dit. Grouille-toi, ça doit dater de deux ou trois jours.

Je charge mon escabeau, ma civière sur roulette, et hop ! Dans ma camionnette. Ni vu ni connu : *Office d'hygiène sociale*, c'est écrit dessus.

J'avais l'adresse. C'est généralement dans les beaux quartiers que ça se passe. J'arrive devant le portail d'une grande villa, tennis, piscine et tout... Au bigophone, je m'annonce. Comme me l'a dit le chef lors de ma formation :

— Tact et déontologie, c'est l'A.B.C de notre métier !

Moi, je n'ai jamais compris ce qu'il voulait dire avec sa déontologie, je ne suis même pas sûr que ça existe dans le dico. Toujours des mots à coucher dehors. Il doit en inventer, pour nous en mettre plein la vue. Les chefs, tout dans la gueule !

Donc, comme je disais, voilà que je m'annonce :

— Je suis le 19, c'est au sujet du décrochage !

Et j'entends un type me répondre, mais avec la voix... d'un aspirateur dont on vient de tirer la prise !

— Je... je ne peux pas... me déplacer. Entrez, j'ouvre le portail...

Encore un qui ne passera pas l'hiver. Il est temps que j'arrive.

Mais non, que tu es con. Ça ne peut pas être le client. Lui, ça fait trois jours qu'il s'est tiré la prise.

Bref, je glisse sur les détails. Un grand escalier, le perron. La porte est entr'ouverte. Je pousse.

— Entrez, c'est par ici.

Une autre porte... Et je tombe sur un type, tassé sur un fauteuil roulant. À première vue dans les quatre-vingts berges, et la moitié en kilos. Un vrai zombie.

— Cela fait trois jours qu'il n'a pas donné signe de vie. Il est là-haut.

J'ai failli lui demander pourquoi il n'était pas monté, mais je me suis rattrapé aux branches au dernier moment.

— Et vous êtes sûr que c'en est un ?

— Je connais quand même mon grand-père, sinon je n'aurais pas fait le 19 ! Vous voulez voir les papiers ?

Si je veux ? Je dois même.

Sur ce, le gamin roule jusqu'à un secrétaire *Louis quelque chose* et me ramène un tas de fafiots. Tout y est, le certificat médical, la date de la piquouse... Putain, ça fait un bail, je n'étais pas encore né !

On peut passer aux choses sérieuses. Je retourne chercher mon matos dans la camionnette. Sans oublier mon Opinel. Plus tard, je l'ai perdu. Je l'ai remplacé par un Laguiole.

— Ça fait plus chic, plus pro aussi, a dit mon chef.

C'est pour ça que j'en parle, pas pour faire de la pub. D'ailleurs je ne pense pas qu'ils aimeraient, Opinel et Laguiole.

Donc, je monte. D'habitude ça se passe dans le grenier. C'est plus pratique à cause des poutres. Mais il y en a qui s'accrochent à la suspension, dans la salle à manger, et sans couper le courant. J'ai un copain qui s'est pris du 220 dans les miches, comme ça. Accident du travail, a conclu la commission médicale. Et la veuve a palpé une pension. Tout le monde ricane quand je dis que j'ai un métier à risque. Et pourtant, la preuve !

C'était mon baptême du feu, j'avais un peu les boules. Pas à cause du client. Avant je bossais à l'Institut médico-légal, aux frigos. Alors, vous pensez, les macchabs, ça me fait plus gerber.

Mais il y avait toutes les blagues scabreuses racontées par les copains, et puis ces histoires d'électricité... Mais c'était bien dans le grenier : du classique. L'escabeau était un peu juste, mais comme je fais un mètre quatre-vingt-cinq ! Un coup sec de l'Opinel et c'est dans le sac. Quand je suis redescendu, le petit-fils était soulagé. Il a voulu me refiler un pourboire, mais j'ai refusé : strictement interdit par le code de déontologie. Je lui ai quand même tendu le formulaire avec l'enquête de satisfaction. C'est important pour l'avancement.

Voilà ma première affaire : du cousu main. Mon chef était content. Il m'a fait un rapport favorable et j'ai été titularisé aussi sec.

Mais vous allez dire : c'est pas tout de décrocher. Il faut un toubib, un flic pour le constat ?

Pas pour un *rallongé*. C'est bibi qui fait le boulot. C'est pour ça que j'ai demandé les papiers au gamin sur roulettes. J'ai des responsabilités, hein ?

D'ailleurs mon job ne s'arrête pas là. Après avoir enfourné le client dans la camionnette : direction l'Institut médico-légal.

Vous allez encore me dire : pourquoi l'Institut ?

Alors ça, je l'ignore. Je pourrais me faire mousser en affichant : *secret professionnel*, mais c'est pas mon genre.

Non, franchement, non. Je fourgue mon client à Philippe, mon pote et ancien collègue, et retour au bureau où je fais mon rapport au chef.

J'ai bien essayé de lui tirer les vers du nez pour savoir ce que les toubibs en faisaient ensuite. Mais il ne savait rien non plus et se contentait de le mettre au frais en attendant.

Mon chef n'était pas plus bavard. Mais je l'avais entendu dire un jour :

— Les *rallongés*, ce ne sont quand même plus des hommes comme nous autres. Et les scientifiques doivent chercher pourquoi ils n'ont plus bougé après avoir subi le traitement.

Mais tout ça, c'est pas mon problème.

Vous ne m'avez pas encore demandé si c'était bien payé ?

— *Secret professionnel...* Non, c'est pour rigoler. En vérité, ça paie mieux qu'à l'Institut, et en plus, il y a des primes de risque.

À cause des courts-jus ? Pas seulement. Parfois, le client a faisandé au bout de sa corde pendant une, deux, voire trois semaines ! Je vous fais pas un dessin. Dans ces cas-là, on enfle une tenue spéciale, un véritable scaphandre, pour pas que le gars vous refille ses asticots. C'est pas très ragoûtant, mais à la fin du mois, sur la fiche de paie, ça cartonne. Et puis, comme disait je ne sais plus quel gugusse : l'argent n'a pas d'odeur.

L'argent. Parlons-en justement. Vous avez vu que je n'acceptais pas de pourliche. Dans mon job, pas question non plus de bosser au black. Quant aux primes, elles sont assez rares : dès qu'un type s'accroche quelque part, sa famille n'a qu'une seule hâte, nous prévenir. Les primes, c'est pour les vieux loups solitaires, ceux dont tous les descendants sont morts.

Mais j'ai mon petit truc pour arrondir les fins de mois. La corde ! Ça intéresse surtout les femmes, allez savoir pourquoi ? Au début, je débitais large pour en faire des colliers. Mais ça partait trop vite, si bien que j'ai tressé des bracelets, pour le même prix. Et maintenant, j'en fais des anneaux. C'est mes produits dérivés.

Les femmes ! Certaines ont l'œil allumé, ou prétendent être fauchées. Je leur demande alors une petite gâterie, et la plupart du temps, ça marche ! On dirait que ça les excite quand je leur passe l'anneau au doigt. Elles ne valent pas cher, sauf Karine. Quant à l'anneau au doigt, très peu pour moi. Vous me voyez raconter le soir à la bergère et aux moufflets ma journée au boulot !

Revenons-y justement, à mon job et à mes clients. Vous qui n'avez pas connu cette époque, vous vous demandez sans doute pourquoi ils finissent comme ça : au bout d'une corde. Moi aussi, au début, je me suis posé la question. C'est un autre client qui m'a donné la réponse.

Même cadre que la première fois, beau quartier, villa avec marbre... Et mon type qui se balance au plafond de son bureau. Il avait choisi la suspension. Instruit par l'expérience, j'avais aussitôt coupé le disjoncteur. C'est un de ses collègues qui avait fait le 19.

Après l'avoir décroché, je lui ai fait les poches, en présence du susdit, bien sûr. D'habitude, on trouve du pognon, et parfois une bafouille expliquant le pourquoi de la chose. C'était le cas. Un A4 avec, écrit au feutre : « JE M'EMMERDE ! »

Au retour, quand j'ai raconté ça au chef, il a presque eu les larmes aux yeux.

— C'est sublime, lapidaire, digne d'un Romain !

Plutôt con, oui.

J'ai un peu mieux compris en entendant le collègue parler de mon client. Un universitaire, une sommité, m'a-t-il dit. Ça devait être vrai. Les murs de son burlingue étaient couverts de bouquins, du plancher au plafond. Je n'en avais jamais vu autant chez les autres. Bref, un type qui avait des doctorats plein les tiroirs et qui n'avait pas trop à se soucier du quotidien. Sauf qu'il n'arrivait pas à décrocher. Non, je ne plaisante pas. Son copain m'a expliqué qu'il avait continué à occuper son poste bien après l'âge normal de la retraite. Et derrière lui, les jeunes piaffaient d'impatience. Et quand les jeunes sont devenus vieux, le gars était toujours là, fringuant. Finalement, ils ont trouvé une combine pour le faire virer et prendre sa place. Ils étaient soulagés, je l'ai vu sur le visage du copain quand je suis arrivé. C'est là que j'ai commencé à comprendre pourquoi ce truc ne pouvait pas marcher.

Et Karine dans tout ça ? Elle est venue plus tard et m'a expliqué plein de choses. En attendant, je travaillais en solitaire, sans trop me poser de questions, du moment que la paie tombait à la fin du mois.

Vous me demandez pas comment je l'ai connue ?

Ça a commencé par un appel au 19.

— File en vitesse, m'a dit le chef, et mets ton gyrophare. Le type au bout du fil a l'air paniqué.

Ça m'a étonné. D'habitude les gens qui appellent, parents, amis, collègues, sont plutôt zen, et quand on repart, on a l'impression qu'on leur a retiré une épine du pied.

Pas celui-là. J'ai un peu mieux compris en voyant l'adresse. C'était dans ma rue. Un bistrot, un petit rade où j'avais mes aises !

Quand je suis arrivé, les derniers buveurs s'enfuyaient. Vous auriez vu la tête du bistrotier quand je suis entré avec mon escabeau ! Je crois que ça l'a achevé.

— C'est toi ? Je n'aurais jamais pensé que c'était ça, ta profession !

Bonjour pour l'incognito dans le quartier ! Le chef s'était contenté de griffonner l'adresse sur un bout de papier. Je l'avais lue dans la camionnette.

Le gars s'arrachait les cheveux.

— Tu as vu les clients détalier, je ne suis pas près de les revoir. Je n'ai plus qu'à mettre la clé sous le paillason et faire comme lui... Mais pourquoi ce type a-t-il échoué ici, il n'y a pas de chasse d'eau chez lui ?

Il parlait de mon client.

J'ai enfin retrouvé mes réflexes professionnels.

— Où ça se passe ?

— Là-bas, il a répondu, en me désignant les lieux d'un air dégoûté. Je les connaissais. C'étaient des toilettes à l'ancienne, avec réservoir en hauteur. C'est pour ça qu'il était venu.

J'ai fait mon boulot, un coup de Laguiole, la civière et hop, direction la camionnette.

En repassant devant le comptoir, je n'ai pas pu m'empêcher de lui lancer :

— Ça te serait pas arrivé si t'avais des chiottes à la turque !

J'ai cru qu'il allait me bouffer.

— Fous le camp, je ne veux plus te voir ici. Toi et ton client, vous êtes à mettre dans le même sac.

Puis il s'est effondré en sanglotant sur le zinc.

— Mais pourquoi, nom de dieu, faut-il que ça tombe sur moi ? ... Ces *rallongés* nous pourrissent la vie. Vivement qu'on en finisse avec cette engeance.

C'est alors qu'elle est entrée.

— Bonjour, je suis la cellule d'assistance psychologique.

Le bistrotier l'a dévisagée d'un œil torve. Moi, je n'avais jamais entendu parler de ça.

— C'est nouveau, ça vient de sortir ?

— Non, mais c'est la première fois qu'on me prévient si tôt après le drame. On a déjà dû se croiser. Nous devons avoir le même secteur.

Je l'ai regardée plus attentivement. Elle avait une blouse bleue avec un insigne.

— Vous arrivez trop tard, que je lui dis en désignant la civière.

— Je viens pour la victime.

— Laquelle ?

— Certainement pas vous... Nous devrions travailler ensemble, je vous laisse ma carte, contactez-moi dès que possible, j'aurais peut-être des choses à vous apprendre.

Drôle de bonne femme, que j'ai pensé en ramenant mon client à l'Institut. Une cellule d'assistance spicologique, qu'est-ce que c'est ce truc-là ?

J'ai eu la réponse la semaine suivante en retournant à mon rade. J'avais un peu de remords de m'être foutu de sa gueule, au tôlier. Faudrait pas qu'il fasse faillite, sinon je vais me retrouver SDF après le boulot !

La salle était pleine et mon gars, débordé. Après avoir joué des coudes, j'ai réussi à m'arrimer au comptoir. Quand il m'a aperçu, il s'est presque jeté dans mes bras.

— Ah, ta copine est formidable. Tu lui diras...

— Quelle copine ?

— La cellule d'assistance psychologique ! Non, mais regarde-moi ça, il n'y a jamais eu autant de monde.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— D'abord, qu'il fallait positiver et prendre ce drame comme une opportunité.

« Il va y avoir des articles dans la presse, votre bar va devenir célèbre, pour un temps. Il faut surfer sur la vague avant qu'elle ne retombe. » Elle avait vu juste. J'ai été interviewé à trois reprises, même par la presse nationale. J'ai ma photo en première page de l'édition locale. La télé a débarqué. Et tu sais pourquoi ? Ce type, ton client, c'était un VIP, il avait dirigé une grosse boîte, et on m'a dit qu'il avait été ministre. C'est pour ça qu'ils viennent !

Moi, j'avais vu le nom du gars sur ses papiers, ça ne me disait rien. Ça devait se passer avant ma naissance.

— Et ils veulent aller aux toilettes, prendre des photos. Je pourrais faire payer un droit d'entrée si j'osais... Au fait, qu'est-ce que tu as fait de la corde ?

J'en avais assez entendu comme ça.

Au moment de partir, il m'a lancé :

— Tu remercieras encore ta copine...

Je l'avais presque oubliée. J'ai retrouvé sa carte de visite et je lui ai bigophoné.

Karine m'a fixé un rancart dans un autre troquet, un soir après le boulot.

Elle était beaucoup mieux sans sa blouse.

J'avais peur qu'on ne sache pas quoi se dire. Elle a embrayé sur mon dernier client. Elle savait tout : sa famille, sa carrière, les boîtes qu'il avait dirigées, les postes qu'il avait occupés au gouvernement... Pourtant, ça ne datait pas d'hier.

— D'où sortez-vous tout ça ? La presse n'en a pas parlé. Dans des bouquins ?

— J'ai une bonne mémoire.

Elle m'a fixé un long moment dans les yeux, comme si elle attendait une autre question.

— Parlons plutôt de nous. Nous devrions nous associer, après tout, nous sommes complémentaires.

— Je pige pas trop ce que vous faites, c'est quoi votre assistance spicologique ?

— Psychologique... J'arrive derrière vous, pour recoller les pots cassés.

— J'ai vu ça.

— Mais on ne pense pas toujours à moi.

— Votre chef ne vous envoie pas.

— Je n'en ai pas, je travaille en free-lance.

— C'est quoi encore ce truc ?

Elle a levé les yeux au ciel.

— Je suis seule, indépendante.

Elle avait de la chance de ne pas avoir de chef.

— ... Et faute d'info, je rate souvent des clients. Tandis que si vous me téléphoniez, je serais sur place en même temps que vous.

Mon chef aurait tiqué, rapport à la déontologie. Au début, j'ai cru qu'elle allait parler cordes. Mais Karine n'était pas comme les autres, et c'est pour ça que j'ai accepté.

On a donc formé un tandem, un binôme comme elle disait. Quand j'arrivais avec ma camionnette, elle n'était pas loin derrière, sur son scooter.

On avait pris l'habitude de se retrouver au bistrot, pour causer. C'est elle qui m'a appris plein de trucs sur les *rallongés*.

Une question me trottait depuis longtemps dans la caboche : ces gars, nos clients, ont une veine de... C'est des surhommes, presque des dieux, et ils finissent tous tôt ou tard accrochés au plafond... J'aimerais piger !

— Tu supporterais de voir mourir tes amis, tes enfants, puis tes petits enfants, et de demeurer seul, ou au milieu de gens qui te sont indifférents.

La solitude, je connaissais. J'ai parlé à Karine du gars que j'avais décroché dans son burlingue et du mot trouvé dans sa poche.

— Le bistrotier, j'ai bien compris, il craignait de devoir mettre la clé sous la porte. Mais les autres, les héritiers, tu crois vraiment qu'ils ont besoin d'être assistés ?

— Sais-tu quand et comment tout ceci a commencé ?

— Ce qu'on raconte, qu'il a suffi d'une piquouse.

Karine s'est marrée.

— C'était quand même un peu plus compliqué. Les volontaires ont dû subir un traitement, pas seulement des piqûres, qu'il fallait renouveler, ce qui représentait de longues périodes d'hospitalisation.

Tout ça se passait bien avant ma naissance. Pourtant, Karine en connaissait un rayon là-dessus, comme si c'était hier.

— Le traitement, au début, ne pouvait pas se faire en France. Cela avait été refusé par le comité d'éthique.

— Forcément, si on demande leur avis à des maniaques.

Karine avait poussé un grand soupir. On ne se comprenait pas toujours, souvent elle devait répéter, m'expliquer.

— Alors, ils se sont tous précipités en Belgique, où c'était autorisé. Tous, ou plus exactement les plus riches, car le traitement était extrêmement onéreux !

J'avais entendu dire aussi que ça coûtait la peau des fesses, par mon pote de l'Institut.

— Certains se sont endettés, ont hypothéqué leurs biens.

J'ai pensé aux belles villas de mes clients. Si ça se trouve, ils n'en étaient plus que les locataires, les banques avaient mis le grappin dessus.

— Mais en Belgique, les laboratoires, les cliniques et les médecins ont fait fortune, si bien qu'au bout d'une paire d'années, on est passé outre aux avis du comité d'éthique !

Karine m'a raconté ensuite que les héritiers, parfois arrière-petits-enfants des *rallongés*, découvraient, au moment de palper l'héritage, qu'il n'y avait que dalle et même des dettes.

— D'où la nécessité d'une cellule d'assistance psychologique pour les accompagner dans leur deuil.

— Tout ça n'explique pas pourquoi les *rallongés* finissent tous au bout d'une corde.

Je pensais toujours au billet trouvé dans la poche de mon client accroché à son lustre.

— Eh oui, l'éternité c'est long ! Pendant ce temps, les héritiers rongent leur frein et paient pour leur retraite... Les *rallongés*, au début, on les jalousait. Tout le monde aurait voulu bénéficier du traitement, qu'il soit pris en charge par la Sécurité sociale.

À présent, on les déteste.

Cela m'a rappelé une réflexion de mon chef, un jour qu'il causait au téléphone, croyant sans doute que je ne l'entendais pas :

— Vivement que le dernier se balance au bout d'une corde !

Il avait laissé sa déontologie au bord du trottoir.

— On les déteste tellement que beaucoup d'entre eux se cachent. C'est facile, rien ne les distingue du commun des mortels, puisque, après le traitement, ils cessent de vieillir. Un phénomène que les scientifiques essaient encore de comprendre... Pour garder leur incognito, ils acceptent des boulots sans intérêt ni utilité sociale. Ils fréquentent des gens qu'ils auraient méprisés autrefois, mais des gens vivants !

Karine poussa un grand soupir et baissa les yeux.

Après un long silence, je repris la parole.

— Et c'est pour ça qu'on a fini par interdire le traitement ?

— Pour des tas de raisons, dont celles que je viens d'évoquer.

L'interdiction, mes parents m'en avaient parlé quand j'étais gosse. Ça s'était passé peu de temps après ma naissance. Maintenant, les *rallongés* ne sont plus que des survivants, une espèce en voie d'extinction.

Karine était devenue ma copine et j'en étais plutôt fier. C'était quand même une intello ! Quand on sortait ensemble, on ne parlait pas uniquement du boulot. Je l'avais présentée à mon copain Philippe de l'Institut.

— Quel âge tu lui donnes ?

Il m'a regardé avec un petit sourire en coin.

— Je ne sais pas, sans doute plus que toi.

— Plus que cinquante berges, tu l'as bien reluquée, elle a pas une ride !

— Ça ne prouve rien.

Moi je lui donnais trente ans à Karine, quarante au max. Je n'avais jamais osé lui demander, ça ne se fait pas avec les femmes. Un jour, pourtant, elle m'avait tendu la perche.

— Moi, à mon âge, je n'ai plus d'ambition. Mais toi, tu ne vas pas rester *décrocheur* toute ta vie !

— Jusqu'au dernier *rallongé*, ensuite, il sera toujours temps de trouver un autre job.

Le dernier *rallongé* !

Vous voulez encore une anecdote ?

La dernière, car après, j'ai tout lâché.

Un matin, un SMS sur mon mobile. J'étais chez moi, je ne bossais pas ce jour-là.

« Viens me décrocher. »

J'ai cru que c'était une farce. Ça n'aurait pas été la première. Les copains se foutaient de moi et me chambraient, rapport à mon boulot.

Quand j'ai vu le numéro, j'ai compris que c'était pas une blague.

J'ai foncé sur ma mob' jusqu'à l'adresse que je connaissais bien.

La porte de l'appart' était ouverte. Je l'ai trouvée dans la salle à manger, elle se balançait au plafond.

Sur la table, tous les papiers, les certificats qui prouvaient que c'en était une.

Et un mot griffonné à la hâte.

« Cher Daniel.

Je te laisse la corde en souvenir. Je sais que tu ne la vendras pas.

... Karine. »

J'ai téléphoné à mon chef pour qu'il envoie un collègue, et je lui ai annoncé ma démission.

© Raymond Iss 2024



Après des nouvelles de science-fiction et de fantastique rassemblées en trois recueils, Raymond ISS se lance enfin dans le roman avec *La Cité sans nom* suivi de *Le Bar des Afrancesados*, de *La Princesse d'Austrasia*, et de *Sol Invictus*. Sur quatre, trois *uchronies* ! Est-ce un hasard ou serait-il à ce point attiré par l'Histoire au point d'en faire des histoires ? Il persévère avec deux nouvelles

récemment parues dans des anthologies : « *Morne plaine* » (Rivière Blanche 2019) et « *Le Dernier Rêve de Napoléon* » (Mnémos 2021). Après *Bonaparte* et *Robespierre*, qui sera le prochain ?

Seconde Chance

Morwenna Le Bevilion

Sam croupit en prison, coupable d'un meurtre sans préméditation. Et s'il pouvait revenir dans le temps, arrêter ce geste fatal qu'il regrette, ne serait-ce pas la preuve de la rédemption qu'il attend ? Dans cette nouvelle bien menée qui repose la question de la maîtrise de son propre destin, la noirceur ne se trouve pas là où je l'attendais. Passionnant.

Tu Wüst, membre du jury 2023

SAM ENTRA DANS LE BUREAU d'un pas traînant. La dernière fois qu'il était passé dans cette pièce, c'était le jour de son incarcération, cinq ans plus tôt. Ça n'avait pas changé : minuscule, mal éclairé, minable. L'odeur tenace de moisi, à peine masquée par celle de l'eau de javel, était toujours là. Sam avait pitié du petit binoclard chauve, assis derrière l'énorme bureau en chêne massif. Les prisonniers étaient obligés d'être là. Ce pauvre type, lui, avait choisi sa peine. Sam ne comprenait pas ce qui pouvait pousser un homme à passer ses journées ici, de son plein gré.

« Asseyez-vous », lui dit le directeur, sans même lever le nez.

Le petit chauve était plongé dans de vieux dossiers écrits à la main. Le néon installé juste au-dessus de lui faisait briller les énormes perles de sueur qui constellaient son front. Curieux, Sam jeta un œil aux documents éparpillés sur le bureau. Son cœur fit un bond quand il aperçut la photo de Lila. La photo « après ».

Essayant d'avoir l'air impassible, le prisonnier prit place face au directeur. L'homme semblait encore plus pathétique sous cette lumière tremblotante. Sam distinguait nettement les taches sombres sous ses aisselles.

« Comment allez-vous, Sam ? »

Le prisonnier fronça les sourcils. Le ton était presque sympathique. Ça n'augurait rien de bon.

Devant le silence de son interlocuteur, le directeur poursuivit.

« J'imagine que vous vous demandez pourquoi vous êtes ici. Enfin, pas en prison. Ça, j'imagine que vous vous en souvenez. Quoique... Vous vous en souvenez ? On est parfois surpris... »

— Je m'en souviens », répondit Sam d'une voix rauque.

La photo de Lila était encore là, sous ses yeux. Comme une provocation.

« Multiples fractures du crâne, causées par une arme contondante. On a dénombré huit impacts. Vous n'y êtes pas allé de main morte. »

Sous la table, Sam serra son poing jusqu'à sentir ses tendons sous ses ongles. Oui, il avait merdé. Il avait perdu le contrôle. Et il le regrettait tous les jours.

« Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Cinq ans.

— Et combien de temps vous reste-t-il à purger ? »

Les lèvres de Sam s'étirèrent en un sourire douloureux.

« Quatre-vingt-dix. »

Ce chiffre lui avait toujours paru ridicule. Pourquoi ne pouvait-on pas simplement dire « à vie » ?

« Autant dire que vous allez mourir ici.

— C'est l'idée. »

Le directeur referma le dossier étalé sur le bureau et se pencha vers Sam. Il essayait sûrement d'avoir l'air sérieux, mais la lumière du néon le faisait plus que jamais ressembler à un gros œuf luisant.

« J'imagine que vous l'avez remarqué, mais la prison est surpeuplée.

— Vous m'avez fait venir pour échanger des platitudes ? »

Le directeur soupira.

« J'essaie de vous expliquer la situation. Nous vivons actuellement une période de surpopulation carcérale sans précédent. Il y a, malheureusement, de plus en plus de gens qui, comme vous, sont condamnés à des sentences qui dépassent leur espérance de vie.

— Vous allez réduire ma peine ? »

Sam sentit son cœur s'emballer. Une once d'espoir ? Pourquoi lui dirait-il tout ça, autrement ? Son regard se perdit une fois encore vers la photo de Lila, et cet espoir s'effaça aussitôt.

« Non, bien sûr que non, répondit le directeur. Nous ne pouvons pas libérer des meurtriers simplement pour faire un peu de place. Malheureusement, depuis que la peine de mort a été interdite, nous ne pouvons plus non plus recourir à cette méthode pour désengorger la prison. Alors, me direz-vous, que nous reste-t-il ? »

Sam déglutit. Il n'y avait pas de caméras de surveillance dans les bureaux. Et il savait pertinemment qu'un garde armé se tenait derrière lui. Est-ce que c'était ça, leur fameuse méthode pour désengorger sans faire trop de remous ? Appeler les condamnés, et les éliminer proprement ?

« Est-ce que vous trouvez ça normal, que le contribuable paie pour vous pendant encore une soixantaine d'années ? »

Sam jugea préférable de rester silencieux. Le type commençait à s'agiter, ce n'était pas le moment de faire le malin.

« Heureusement, une découverte majeure a été faite. Une avancée incroyable, dont les implications potentielles sont bien trop importantes pour être partagées avec le grand public. Si nos concitoyens savaient... »

Sam se rendit compte qu'il retenait sa respiration. L'enthousiasme du directeur le mettait mal à l'aise.

« Que diriez-vous, si je vous proposais d'annuler votre crime ?

— Hein ? »

Sam cligna des yeux. Le directeur semblait parfaitement sérieux.

« Le Département de la Recherche nationale a mis au point une machine qui permet de voyager dans le temps. Il n'est pas encore opportun de révéler cette technologie au public, étant donnée l'incertitude autour de ses conséquences. Nous avons besoin de réaliser des essais, de mesurer dans quelle proportion il est possible de modifier le passé sans générer de conséquences néfastes. »

L'homme se leva, et se mit à faire les cent pas. Sam, pétrifié, regardait fixement la photo de Lila.

« Alors, le gouvernement a eu une idée : pourquoi ne pas annuler des désastres ? Ils ont d'abord pensé aux grandes catastrophes naturelles, aux actes terroristes, mais les ramifications de ces événements étaient trop nombreuses pour que les conséquences d'une altération soient jugées acceptables. Ce sont des pistes qui seront étudiées à terme, mais pour l'instant, nous avons besoin de réaliser des essais à petite échelle. Nous devons d'abord éprouver la méthode sur des crimes mineurs, avec peu de victimes. Et, pour éviter que la nouvelle ne s'ébruite, il nous faut des cobayes cloîtrés. »

Sam ne répondit pas immédiatement. Il y avait quelque chose de surréaliste à se retrouver là, dans ce bureau mal éclairé, après son repas du jour dégueulasse, à parler tranquillement de voyage dans le temps.

« C'est une blague ? demanda-t-il.

— Vous pensez que je n'ai que ça à faire ? Je vais vous poser la question une dernière fois, et j'attends une réponse ferme. Nous avons des centaines de candidats qui aimeraient être à votre place, nous n'aurons donc pas de mal à vous trouver un remplaçant si besoin. Alors, répondez-moi : seriez-vous prêt à remonter le temps pour tenter d'empêcher votre double du passé de commettre son crime ? »

Sam observa le visage tuméfié sur la photo. Il se souvint du poids du cendrier dans sa main, des gouttes poisseuses sur son front, de l'odeur du sang, des yeux révulsés de Lila.

« Bien sûr. »

Le sourire de l'homme s'élargit.

« C'est bien, très bien. C'est rare de voir des candidats aussi motivés avant même qu'on ait abordé la question de la compensation.

— Il y en a eu d'autres ? »

Le directeur laissa échapper un ricanement. Le prisonnier sentit son sang bouillir. Il prit une grande inspiration. Le psy de la prison lui apprenait à calmer ses accès de rage. Il y avait du mieux, mais il restait encore beaucoup à faire.

« Évidemment, vous êtes le cinquième.

— Et les autres ? Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Ils ont échoué...

— Et qu'est-ce qui se passe, quand on échoue ? »

Le directeur fit quelques pas, tournant ostensiblement le dos à son interlocuteur.

« Tout dépend de votre façon d'échouer. Si vous vous en sortez vivant, vous réintégrez votre cellule. Si vous êtes victime d'un quelconque incident dans le passé, vous en subissez les conséquences.

— Et si on réussit ? Qu'est-ce qui se passe dans ce cas-là ? »

L'homme se tourna de nouveau vers Sam.

« Vous ne comprenez pas ? Si vous réussissez, vous n'aurez jamais commis de crime. Et si vous ne commettez pas de crime, vous n'êtes pas emprisonné. En empêchant votre crime, vous repartez à zéro ! »

Le cœur de Sam s'emballa. Repartir à zéro. Au final, il suffisait de pas grand-chose, car il avait suffi d'un rien pour le faire partir en vrille, ce fameux soir. Une remarque mal placée de Lila parce qu'il avait oublié de faire les courses. Après une journée de merde, ça avait été la goutte de trop. Il ne l'avait jamais frappée avant ça. Il avait toujours réussi à gérer ses accès de colère, à dévier les coups qui devaient sortir vers le mur, ou contre un meuble. Il s'était toujours dit que, tant qu'il arrivait à se contrôler comme ça, tout irait bien. Et que, si un jour il finissait vraiment par la frapper, il ferait le nécessaire pour se reprendre en main, devenir un bon mari. Malheureusement, il avait suffi d'une fois.

« Et vous n'avez pas peur de renvoyer des criminels dans la nature ? »

Le directeur revint s'asseoir au bureau. Sam l'observait, guettant des signes de nervosité, mais il semblait parfaitement à l'aise.

« Non, Sam, nous n'avons pas peur. La technologie est encore en phase de développement. Pour l'instant, nous ne pouvons renvoyer quelqu'un en arrière que pendant une heure. Une fois cette heure écoulée, la personne revient à sa place. Avec un délai si court, les dégâts qu'ils pourraient causer restent minimes. De plus, pas un seul des hommes à qui cette opportunité a été présentée n'a pensé à la décliner. On leur offre la liberté, une chance unique de tout

recommencer à zéro. Peu importe qu'ils regrettent leur geste ou non, ils ne veulent pas passer à côté de l'occasion de sauver leur peau. »

Sam se gratta le menton. Une heure, ça faisait court.

« Et la machine nous ramène sur le lieu du crime ?

— À peu près. Dans un rayon de deux kilomètres environ. »

Deux kilomètres, c'était jouable. C'était peut-être insuffisant pour les autres, mais pas pour lui. Par chance, il n'était pas chez lui une heure avant les faits. Il aurait le temps de revenir à la maison, de trouver Lila, et de la prévenir. Il ne suffirait pas de grand-chose. Après tout, elle était morte pour presque rien.

« J'accepte », dit-il.

Le directeur sourit.

« Parfait, Sam. Dans ce cas, nous nous reverrons demain. »

*

Deux gardiens vinrent le réveiller à cinq heures du matin. Encore à moitié endormi, il se laissa guider sans protester. Ils le conduisirent dans une salle qu'il n'avait jamais vue, dans un sous-sol dont il ignorait jusque-là l'existence. Contrairement au bureau du directeur, cette pièce puait le désinfectant. Des néons éclatants fixés au plafond agressaient les rétines. En entrant, Sam dut fermer les yeux pour ne pas se retrouver ébloui. Il eut le temps de distinguer un grand fauteuil médical, doté de sangles, au centre de la pièce. En voyant le siège, il frissonna. L'idée d'être harnaché à un dispositif pareil, la tête bien en face des néons, ne l'enchantait pas.

Il se laissa néanmoins asseoir et attacher sans protester. L'opportunité était trop belle, et tant pis s'il devait souffrir un peu.

Une infirmière s'approcha de lui. Elle tenait une énorme seringue, et une lanière en caoutchouc. Sam lui adressa un sourire, mais elle ne lui accorda même pas un regard. Avec des gestes brusques, elle saisit le bras de Sam et y passa la sangle. Elle la serra fort. Très fort. Sam grimacha de douleur. Il connaissait le principe, mais tout de même... Enfin, avec la même délicatesse, elle enfonça la seringue dans son bras. Sam ne put s'empêcher de sursauter en sentant la pointe de métal traverser sa peau. L'aiguille était froide, mais le liquide qui s'en écoulait dans ses veines était brûlant. D'un coup, il eut envie de vomir.

« Qu'est-ce que c'était ? » demanda-t-il.

L'infirmière haussa les épaules.

« Pas mon problème. Ni le vôtre. »

Les nausées s'intensifiaient, et furent bientôt accompagnées de vertiges. Il voulut se lever, mais se souvint qu'il était attaché au siège.

À présent, la pièce tanguait, comme un bateau pris dans la tempête. Il vit la porte s'ouvrir, mais elle lui semblait loin, irréelle.

Puis, le contact brutal du bitume contre son crâne le tira violemment de sa torpeur. D'un coup, la sensation cotonneuse qui l'enveloppait depuis quelques instants n'était plus. Il sentait de nouveau son corps, chaque parcelle de lui-même. Il se demanda s'il avait rêvé, mais cette interrogation fut bien vite balayée par les courbatures qui vrillaient son bras, là où la sangle avait été serrée.

Certain d'être revenu à lui-même, il regarda autour de lui. Des petites maisons mitoyennes, toutes semblables. Du moins, pour un visiteur extérieur. Pour lui, elles avaient toutes un détail qui faisait leur différence. Celle des Martin avait un volet cassé. Celle des Beauchamp, avec sa porte peinte en bleu, était le centre de débats interminables pendant les réunions du syndic de quartier. Et là, au bout de la rue, avec ses volets bien entretenus, et sa porte marron, conforme aux attentes des voisins, se trouvait sa maison. La maison dans laquelle il avait vécu avec Lila. La maison dans laquelle Lila était morte. La maison dans laquelle, aussi étonnant que cela puisse paraître, Lila l'attendait à présent, comme l'indiquait la lumière qui émanait de la fenêtre du salon.

Hésitant, il fit un pas vers sa destination. Il avait encore du mal à croire à tout ça. C'était forcément un rêve. Et pourtant, il ne pouvait pas ignorer le réalisme criant de ses sensations. À chaque pas qu'il faisait, il sentait le goudron froid sous ses pieds nus. L'air était frais, un léger vent caressait son cou. Une odeur de viande rôtie lui chatouillait les narines. C'était l'heure du dîner, la plupart de ses voisins étaient déjà à table.

Arrivé devant la maison, il hésita encore. L'heure tournait, il le savait. Mais il était bloqué. Ça ne pouvait pas être réel. Et pourtant. Il voyait la lumière, derrière les rideaux. Il entendait les voix étouffées de la télé. Elle était là, elle l'attendait.

Lentement, trop lentement vu l'urgence, il ouvrit la porte.

Elle était là, en train de préparer le dîner. Avec son crâne intact, sa peau rose et fraîche, et son sourire impeccable.

« Tu rentres plus tôt que prévu », dit-elle.

Elle semblait enjouée, heureuse de le voir. Sam, lui, était comme foudroyé.

Elle était là, rien ne s'était passé. C'était un rêve. Un foutu cauchemar. La prison, le voyage dans le temps, rien de tout cela n'était réel. Impossible.

« Ça va ? » demanda-t-elle, l'air soucieux.

En la voyant ainsi, sourcils froncés, le sourire légèrement effacé, il sortit de sa torpeur et fonça vers elle pour la prendre dans ses bras. Jamais il n'aurait cru sentir de nouveau la douceur de sa peau, la chaleur qui émanait d'elle... La main délicatement posée sur sa nuque, il pouvait sentir son pouls. Elle respirait, elle vivait.

« Eh bien ! Quel accueil ! » dit-elle en riant.

Elle se détacha doucement de son étreinte.

« Assieds-toi, le dîner est bientôt prêt. »

Sam, hagard, se dirigea vers la table déjà dressée. Il s'assit sur sa chaise habituelle, encore sonné. Son regard se perdit sur la nappe, et eut l'effet de le faire sortir de sa léthargie. Quelque chose se réveilla en lui, une émotion enfouie. De l'agacement.

Comme toujours, les couverts étaient impeccablement placés à équidistance de l'assiette, qui était parfaitement assortie à la nappe. Comme toujours, après sa longue journée de travail, Lila était rentrée, avant lui, et avait fait les courses, préparé le dîner, et mis la table. Et lui, que faisait-il pendant ce temps-là ? En théorie, il n'était même pas encore rentré. Lui qui ne travaillait même pas. Et elle, Lila, elle ne disait rien. Elle faisait tout, le soutenait sans faillir, et n'élevait jamais la voix.

« Comment était ta journée ? » demanda Lila.

Toujours fasciné par la nappe qui ne présentait pas le moindre pli, Sam commençait à s'agiter. Tous les soirs, elle lui posait cette même question. Alors qu'elle savait bien qu'il ne foutait strictement rien de ses journées. Et pourtant, il n'y avait pas une once de reproche dans sa voix. Elle s'intéressait vraiment à sa vie de chômeur, sans arrière-pensée.

Il se reprit brusquement. Si, aujourd'hui, il avait fait quelque chose d'important. Aujourd'hui, ou dans cinq ans, il avait remonté le temps pour changer le cours de leurs deux vies. Il regarda la pendule. L'heure tournait, il ne tarderait pas à rentrer. Son lui du passé. Rien que d'y penser, il en avait encore le vertige.

« Il faut que tu t'en ailles, dit-il. Tu es en danger. »

Lila haussa les sourcils. Pas de trace de suspicion sur son visage, mais cette expression patiente qu'elle prenait souvent quand il tenait des propos incohérents. Cette expression qui avait le don d'énerver Sam au plus haut point.

« Qu'est-ce que tu racontes, mon chéri ? »

Elle avait adopté un ton plus haut perché, celui qu'elle utilisait quand elle parlait à des enfants. Sam sentit sa respiration s'accélérer. Il devait garder son calme. Elle n'y pouvait rien, elle ne faisait qu'être gentille avec lui. Alors pourquoi cela l'agaçait-il autant ? Pourquoi, alors qu'il

savait parfaitement ce qu'il lui avait fait, alors qu'il ne dormait plus depuis cinq ans, pourquoi réagissait-il toujours au quart de tour ?

Il jeta un œil au cendrier, posé près de son verre. Lila le mettait toujours là, parce qu'elle savait qu'il aimait bien fumer une cigarette après le repas. Elle ne fumait pas, mais l'odeur ne la dérangeait pas. Du moins, c'était ce qu'elle disait. Sam, par contre, ne supportait pas l'odeur de graillon quand elle cuisinait, alors, elle ouvrait toujours les fenêtres. Parce qu'elle ne voulait pas l'incommoder. Parce qu'elle voulait faire son maximum pour qu'il soit bien.

« Il faut que tu partes, poursuivit-il, les dents serrées. Il faut que tu t'en ailles. Maintenant. C'est dangereux.

— Qu'est-ce qui se passe ? »

La suspicion commençait à apparaître dans ses yeux. Voilà, c'est ça, se dit Sam. C'est ça que tu devrais ressentir pour moi.

« Est-ce que quelqu'un te veut du mal ? » demanda-t-elle.

La main de Sam tremblait. Il prit le cendrier et le fit tourner entre ses doigts. Il la détestait. Il avait oublié, mais ça lui revenait. Il la détestait pour les mêmes raisons qu'il l'aimait. Pleine d'amour, pleine de confiance, elle se donnait entièrement à lui. Elle lui renvoyait en pleine face une image déformée de lui-même, une image bien supérieure à la réalité. Le Sam qu'elle voyait, ce n'était pas lui. Le Sam qu'elle voyait n'existait pas. Il aurait beau faire tous les efforts du monde, il ne serait jamais cette personne. Et ça, il ne le supportait pas. Les proches de Sam enviaient cette adoration indéfectible, mais lui considérait ça comme une prison.

Tout lui revenait, à présent. La tentation du cendrier. La rage brûlante qui s'emparait de lui. Elle n'avait rien fait, elle ne méritait pas ça. Elle l'épuisait de par son amour, de par sa tendresse, de par sa générosité. Il avait envie de gerber. Il avait envie de tout casser, de tout foutre en l'air. Elle ne méritait pas ça, non. Il connaissait les conséquences, il se souvenait du résultat. Il n'avait pas envie de lui faire du mal. Et pourtant... Comme ce cendrier paraissait séduisant.

« Va-t'en », articula-t-il difficilement.

Il savait ce qu'il devait faire pour la sauver. Comme elle ne bougeait toujours pas, il se leva brusquement et l'empoigna par le bras. Elle sursauta, mais se laissa faire. Il pouvait sentir les muscles crispés sous ses doigts, et entendait la respiration accélérée de Lila. Elle avait peur. Elle avait raison.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demanda-t-elle.

Il ne répondit pas. Il traversa le salon à grands pas, ouvrit la porte d'entrée, et mit Lila dehors. Elle resta debout, figée, à le regarder d'un air hébété.

« Tu t'en vas, dit-il. Tu t'en vas loin d'ici, le temps que je règle tout ça. Pas de questions.

— Mais... »

Il claqua la porte et s'y adossa, tentant de maîtriser sa respiration. Elle n'avait pas bougé. Il pouvait sentir sa présence sur le palier.

« Sam, je ne comprends pas ce qui se passe, dit-elle enfin, sa voix étouffée par le bois. Il faut que tu m'expliques ce que j'ai fait pour te mettre en colère comme ça. Mais je vois bien que tu n'es pas d'humeur à parler, alors je ne vais pas insister. Je vais chez Alice, appelle-moi quand tu seras calmé. »

Puis, il entendit ses pas qui s'éloignaient sur le gravier. Enfin. Il ferma les yeux, relâcha ses muscles, et desserra le poing qui tenait le cendrier. Il prit une grande inspiration et attendit.

Quelques secondes plus tard, il rouvrit les yeux. Confus, il regarda autour de lui. Il sentait toujours la porte contre son dos, le cendrier dans sa main. Pourquoi était-il encore là ? Il avait pourtant accompli sa mission. Il avait éloigné Lila de son double du passé, il l'avait sauvée. Et, d'après ce que lui avait expliqué le directeur de la prison, il aurait dû disparaître après avoir changé le passé, parce que le futur dont il venait n'existait plus.

Et pourtant, il était encore là. Ça ne pouvait vouloir dire qu'une seule chose : il n'avait pas accompli sa mission. Il regarda la pendule. Il lui restait trente minutes. Au même moment, il entendit une clé tourner dans la serrure. C'était lui qui rentrait.

Sam se redressa et bondit derrière le canapé.

« Lila ! » beugla son double en ouvrant la porte d'entrée. Des effluves de bière parvinrent aux narines du prisonnier. Celui-ci risqua un coup d'œil par-dessus sa cachette.

Le jeune Sam claqua la porte et traversa le salon, balançant au passage son manteau trempé de bière sur le canapé. Il s'assit à la table que Lila avait si méticuleusement dressée.

« Lila ! Je suis là ! » cria-t-il.

Sam regarda l'heure. Plus que vingt-sept minutes. Le jeune s'affala contre le dossier de sa chaise en soupirant. Il devait se demander ce que foutait Lila. Ce n'était pas son genre d'être en retard, et encore moins de ne pas prévenir.

La sonnerie du four retentit. Le jeune se redressa, intrigué, tandis que le prisonnier se figeait. Lila était en train de préparer le repas quand il l'avait mise dehors. À présent, le double avait compris que quelque chose clochait.

Sam, glacé, observa l'autre alors qu'il montait les escaliers quatre à quatre, pour voir si Lila n'était pas à l'étage. Il l'entendit claquer des

portes, courir d'une chambre à l'autre et appeler, d'abord avec une once d'inquiétude dans la voix, puis de l'agacement, puis de la colère. Lorsque le jeune Sam redescendit l'escalier, il fulminait.

Le double sortit son téléphone de sa poche et le porta à son oreille. Quelques secondes plus tard, il vociférait.

« Putain, mais qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi t'es partie comme ça en laissant le four allumé ? T'es pas bien ? Tu veux foutre le feu à la maison ? »

Sam perçut la voix étouffée de Lila qui cherchait sûrement à se justifier. Son double soupira. Il n'arrêtait pas de serrer et de desserrer son poing.

« Pourquoi est-ce que tu me mens ? dit-il d'une voix aussi calme que possible. Je viens de rentrer, je ne t'ai pas vue de la journée. »

Silence à l'autre bout de la ligne, puis Lila bafouilla quelque chose.

« Rentre. On en discute quand tu rentres. Si tu n'es pas là dans vingt minutes, je viens te chercher moi-même. »

Il raccrocha et envoya valser son téléphone à travers la pièce. Sous la violence du choc, l'appareil éclata en plusieurs morceaux. Une moitié de l'écran atterrit non loin des pieds du prisonnier. Celui-ci jeta un œil à l'horloge. Quinze minutes. Mais le temps n'importait plus, parce qu'il avait compris.

Il n'aurait jamais assez d'une heure pour protéger Lila, parce qu'il n'était pas question d'un moment précis. Il avait cru – s'était convaincu – que ce qui s'était passé n'était qu'un incident isolé. Il avait perdu le contrôle une fois. Mais il comprenait à présent qu'il était voué à reperdre le contrôle. Ce n'était pas juste une succession de désagréments qui l'avait mené là. Ce n'était pas une remarque déplacée de Lila, ce n'était pas le fait qu'il soit au chômage depuis trop longtemps, ni même le fait qu'il se soit engueulé avec la voisine le matin même. Non, le problème, c'était lui. C'était lui à l'époque, et c'était lui aujourd'hui.

Le double ramassait à présent les morceaux de son téléphone éparpillés partout dans la pièce. Lorsqu'il arriva près du canapé, Sam jaillit de sa cachette. Il ne réfléchissait plus, était passé en pilote automatique. Il remarqua à peine les traits déformés par l'horreur du jeune Sam, entendit à peine ses cris. Il leva le cendrier, et d'un coup puissant le fracassa contre la tempe de son double. Le verre se brisa entre ses doigts, les coupant au passage, mais il ne le remarqua pas. La douleur aigüe qui explosa au niveau de sa propre tempe masqua tout le reste. Le corps du jeune Sam tomba lourdement au sol, dans un bruit mou.

Le prisonnier, lui, ne pouvait plus bouger, paralysé par la douleur qui l'envahissait. Et puis, peu à peu, la sensation s'estompa. Toutes les sensations, à vrai dire. Il avait l'impression d'être plus léger, et comprit qu'il ne sentait plus son corps. Il observa sa main et vit qu'elle devenait transparente. Il tourna la tête vers la table bien dressée par Lila. Bientôt, elle rentrerait. Elle serait traumatisée, dévastée, mais enfin libérée.

*

« Alors ? »

Le technicien détacha le regard de son moniteur. Le directeur de la prison et le médecin responsable de l'opération se tenaient devant lui.

« Le cœur vient de lâcher. Heure du décès, 06:23, soit cinquante-sept minutes après l'injection. »

Le médecin et le directeur tressaillirent.

« Le poison n'est pas supposé faire effet avant au moins soixante minutes, dit le médecin. Pourquoi est-ce que ça a été plus rapide cette fois ? »

— On dirait que le prisonnier a choisi de s'éliminer lui-même, expliqua le technicien. Il s'est attaqué à son double du passé et l'a assassiné. »

Les yeux du directeur s'arrondirent.

« Vous êtes sûr ? »

— Affirmatif. Le sujet s'est sacrifié. »

Le médecin se mit à griffonner furieusement sur son calepin. Le directeur observa, à travers la vitre sans tain, le corps étendu sur la table opératoire. Son crâne était perforé aux tempes, là où les câbles avaient été insérés pour que l'équipe puisse suivre la simulation.

« C'est la première fois qu'on a un sacrifice, dit le docteur. Vous vous rendez compte de ce que ça implique ? »

Le directeur frissonna. S'il avait accepté de participer à cette étude du gouvernement, c'était pour pouvoir désengorger sa prison sans enfreindre la loi, mais aussi pour prouver que ces hommes n'étaient pas capables de rédemption.

Il avait presque bondi de joie quand on l'avait contacté pour participer à cette recherche, qui devait servir de base au projet de loi visant à rétablir la peine de mort. La surpopulation carcérale n'était plus gérable, et il fallait trouver une solution. Malheureusement, l'opposition faisait front contre le retour de la peine capitale, arguant que tous les humains devaient être traités avec dignité, et que même

les pires ordures étaient capables de changer. Alors, le gouvernement avait eu l'idée de lancer cette étude en secret, où l'on faisait croire à des prisonniers qu'ils pourraient remonter dans le temps pour réparer leurs torts. L'objectif était de déterminer si les criminels condamnés à perpétuité étaient capables de se repentir, quitte à se mettre en danger pour réparer leurs erreurs.

Le directeur s'était assuré de choisir les pires spécimens de sa prison. Des hommes qui, il le savait, commettraient les pires exactions à la moindre occasion. Et, après cinq simulations qui avaient parfaitement validé son opinion, voilà qu'un sujet décidait d'avoir une crise de conscience et foutait tout en l'air.

« Je vais devoir l'indiquer dans mon rapport », dit sombrement le docteur.

Le regard du directeur passa du corps sans vie de Sam Jones au technicien visiblement mal à l'aise.

« Indiquer quoi ? »

Le docteur fronça les sourcils. Le directeur se rapprocha du simulateur.

« On dirait bien que les données ont été corrompues, non ? »

Le technicien, confus, regarda de nouveau l'écran. Toutes les infos s'affichaient correctement, l'expérience s'était déroulée sans aucun problème. Mais, le directeur le fixait avec insistance. Alors, il comprit.

« Euh, oui... Je crois... bafouilla le technicien.

— C'est dommage, poursuivit le directeur. On ne va pas pouvoir utiliser ces résultats. Une prochaine fois. »

Le docteur hochait la tête avec approbation. Une prochaine fois, peut-être.

© Morwenna Le Bevillon 2024



Née en Bretagne à la fin des années 80, Morwenna Le Bevillon se passionne dès l'enfance pour la littérature d'anticipation et l'horreur. Après avoir dévoré tous les livres de Stephen King, H.P. Lovecraft et Philip K. Dick qui lui passaient sous la main, elle décide de se mettre à raconter ses propres histoires. Elle a participé à deux anthologies de nouvelles fantastiques aux éditions Luciférines et à une anthologie de nouvelles de science-fiction aux éditions Arkuiris. En 2018, elle quitte Paris pour s'installer à Amsterdam, où elle exerce le métier de traductrice indépendante et anime des ateliers

d'écriture pour les francophones.